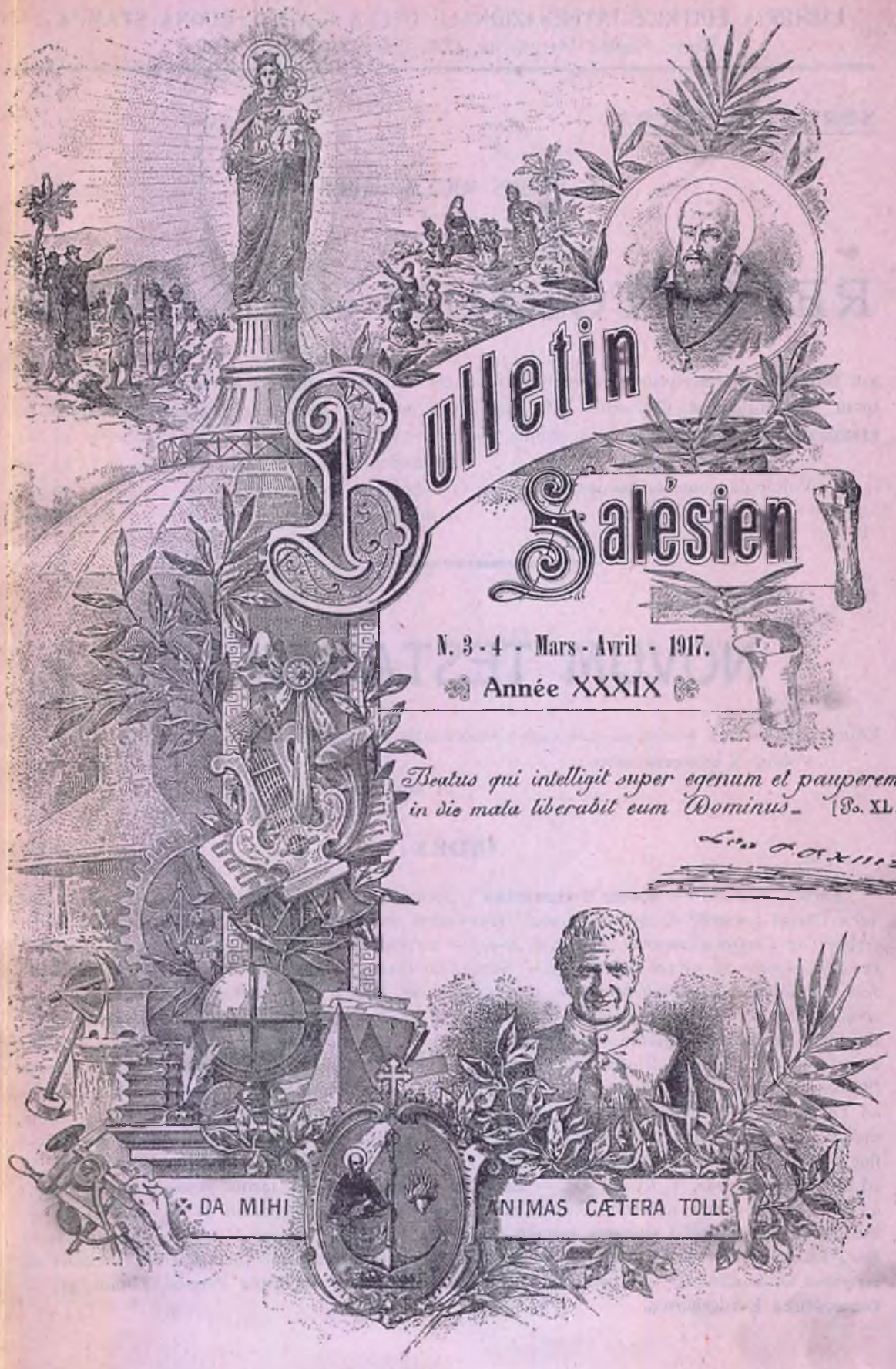

Bulletin Salésien

N. 3 - 4 - Mars - Avril - 1917.

Année XXXIX

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem: in die mala liberabit eum Dominus. [Ps. XL. 1]

Leo PAPA XIII

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

LIBRERIA EDITRICE INTERNAZIONALE DELLA S. A. I. D. BUONA STAMPA
Corso Regina Margherita, 174, 176 — TORINO (Italia)

SCRIPTURA SACRA

BECHIS MIC., Sacerdos

REPERTORIUM BIBLICUM

seu totius Sacrae Scripturae concordantiae iuxta vulgatae editionis exemplar Sixti V P. M. iussu recognitum et Clementis VIII auctoritate editum, **praeter alphabeticum ordinem in grammaticalem redactae**. — 2 volumina pp. 1150-1156 . . . . Libellae 12 —
A missionis pretio solutum » 14 —
Volumina contecta semipelle, fortiter et eleganter, sectione rubra . » 18 —
A missionis pretio solutum » 21 —

NOVUM TESTAMENTUM

Editio post criticas novissima una cum concordantia evangelica elaboratissima. Vol. pp. 414
Volumina contecta linteo . . . . . Libellae 2 —
A missionis pretio solutum » 2 50

INDEX:

Lectori studioso — **Novum Testamentum**: Secundum Matthaeum *(Iudaeis palaestinensibus ad fidem Christi conversis destinatum, probab. Hierusalem scriptum, anno 40-42)* — Secundum Marcum *(ethnicis ad Christum conversis, Romae, a. 42-44)* — Secundum Lucam (*Theophilo, sive ecclesiis a Paulo fundatis, Romae, a. 63 vel ineunte 64*) — Secundum Ioannem *(finis polemicus, ad demonstrandam Iesu messianitatem et divinitatem inter Gentes, exeunte saeculo I*) — **Actus Apostolorum** *(Lucas scripsit Ecclesiae historiam 35 annorum, ab a. 29 ad 64, triaque Pauli itinera inter annos 44-59)* — **Epistolae Beati Pauli Apostoli**: ad Romanos (Corinthi, a. 58 vel 59) — ad Corinthios I (Ephesi, a. 57) — ad Corinthios II (Ephesi a. 57) — ad Galatas (Ephesi, a. 55-56) — ad Ephesios (Romae, a. 63) — ad Philippenses (Romae, a. 63) — ad Colossenses (Romae, a. 63 vel 64 — ad Thessalonicenses I (Corinthi, a. 53) — ad Thessalonicenses II (Corinthi, a. 53) — ad Timotheum I (ex Macedonia vel Laodicia, a. 64 vel 65) — ad Timotheum II (Romae, in ipso vitae fine) — ad Titum (ex Macedonia, a. 64 vel 65) — ad Philemonem (missa per Onesimum) — ad Hebraeos (Romae, a. 63 vel 64) — **Epistolae Catholicae**: Beati Iacobi Apostoli (Hierusalem, a. 62) — Beati Petri Apostoli (Romae, a. 64 vel 65) — Beati Apostoli II (Romae, a. 67) — Beati Ioannis Apostoli I (exeunte saeculo I) — Beati Ioannis Apostoli II (exeunte saeculo I) — Beati Ioannis Apostoli III (exeunte saeculo I) — Beati Iudae Apostoli (finis fideles praecavere ab erroribus antinomisticis) — **Apocalypsis** Beati Ioannis Apostoli (in insula Patmos, a. circ. 95) — **Concordantia Evangeliorum**.

XXXIX^e ANNÉE Mars-Avril 1917 N.° 433

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

SOMMAIRE: Ce n'est pas mon affaire! 29
Une étrenne du Vénérable Don Bosco 30
Un programme de vie chrétienne 33
Mgr Jean Marenco, internonce apostolique 35
Un faveur de Dominique Savio 35
Variété: La confiance dans la prière des enfants et des âmes droites 36
Bibliographie 38
Vie du Vénérable Jean Bosco (par J. B. Lemoyne) 39
Nouvelles des Missions de Don Bosco: Un voyage d'exploration de 450 kilomètres le long du Rio das Mortes 47
Page à retire 53
Grâces et faveurs de N. D. Auxiliatrice 54
Trésor spirituel 56
Nécrologie — Coopérateurs défunts 56

Ce n'est pas mon affaire!

« Est-ce que c'est votre affaire? répliquait à Don Bosco le sacristain (1) de l'église S. François d'Assise, à Turin, en cette matinée du 8 Décembre 1841, pour l'empêcher de s'intéresser à un pauvre petit campagnard.

Le mot n'était pas nouveau, malheureusement. Ceux qui avaient livré Jésus avaient tenu le même langage à Judas qui voyait des taches de sang sur les trente pièces de monnaie: Ce n'est pas notre affaire: *Quid ad nos?* — Caïn lui aussi avait répondu à Dieu qui lui demandait compte d'Abel: *Nescio.* Mon frère? Est-ce que cela me regarde?

Or, cette malheureuse parole est un programme pour une infinité de gens; c'est un programme de tout repos, un programme qui ferme la porte aux ennuis, aux désagréments, à une foule de préoccupations. La jeunesse se corrompt et périt! Ce n'est pas notre affaire! Les nations s'épuisent et meurent: Ce n'est pas notre affaire! — Les familles se désagrègent et disparaissent! Ce n'est pas notre affaire! Les églises se vident; les catéchismes sont abandonnés; le baptême est négligé; les mariages sans sacrement se multiplient; la presse immorale inonde tout; la religion est moquée; l'Église, le Pape, les prêtres sont calomniés, insultés, outragés! Ce n'est pas notre affaire! *Quid ad nos?*

Et encore, s'ils s'en tenaient là! Sans doute ils n'apporteraient pas leur contribution à l'œuvre du bien, pendant que le zèle des autres y suppléerait largement. Mais non! ces misérables qui ne font rien et que rien n'intéresse, se préoccupent pourtant d'une chose, c'est d'empêcher l'action des autres.....

(1) Voir dans ce même numéro le récit de la scène à laquelle il est fait ici allusion. On y apprendra aussi avec plaisir que ce bourru devint bientôt l'ami de Don Bosco et des pauvres petits catéchisés.

En célébrant la naissance de Don Bosco, nous célébrons le lever d'une âme pour laquelle Dieu, l'Eglise, les frères importaient beaucoup. Comme S. Paul, Don Bosco s'imposa ce programme: *Quis infirmatur et ego non infirmor? Quis scandalizatur et ego non uror?* (II Cor. XI, 29)? et il a vu que si le cœur de Dieu s'intéresse à toutes les créatures, si le cœur de Jésus s'est intéressé à l'œuvre de la rédemption, jusqu'au sacrifice de la croix, il devait, lui prêtre, s'intéresser au salut de son prochain, en faire son affaire. Et parce qu'il s'y est intéressé, il a agi: de sorte que grâce à lui une infinité d'âmes ont été sauvées.

S'il avait été de l'avis du sacristain « Est-ce que c'est votre affaire? » et qu'il se fût contenté de célébrer sa Messe, pour s'en aller ensuite chez lui dans la paix, le repos, le silence, est-ce qu'aujourd'hui nous serions ici réunis dans la joie d'une fête qui remue le monde, qui réjouit le Paradis?

Vous tous, prêtres et fidèles à la foi vive, adressez vous à vous mêmes cette question: Est-ce que c'est notre affaire? Dites vous bien que l'œuvre de Don Bosco est née de ce simple épisode, le matin de la fête de l'Immaculée Conception; et cela parce que contrairement à l'opinion d'un sacristain qui sans doute se préoccupait plus des chandelles que des âmes, Don Bosco a voulu s'intéresser à un petit gamin de la rue!

Pise, Juillet 1915, à l'occasion du Centenaire de Don Bosco.

Card. MAFFI.
archevêque de Pise.

Une étrenne du Vénérable Don Bosco

Comme va nous le dire le héros de ce récit, il s'agit ici d'une étrenne qui n'est aucunement en contradiction avec la pauvreté religieuse. Don Bosco la donnait tous les ans aux confrères et élèves réunis autour de lui après les prières du soir au dernier jour de l'année, et cet usage a été maintenu par ses successeurs.

C'est le 24 Octobre 1876 que j'entrais à l'Oratoire pour y faire mon cours de latinité. La Sainte Vierge elle-même m'y avait conduit par une série ininterrompue de grâces extraordinaires dont je lui serai éternellement redevable. Si le bon Dieu me le permet, je me mettrai un jour à raconter ces bienfaits de la Vierge bénie; pour le moment il me semble que ce soit de mon devoir de narrer certains détails qui peuvent contribuer à la glorification de notre bien-aimé Père Don Bosco. Du reste, glorifier Don Bosco, c'est comme glorifier N. D. Auxiliatrice, puisque Don Bosco fut l'enfant chéri de cette bonne Mère et que tout le bien opéré par lui, l'a été avec l'aide et pour l'amour de Marie.

Quand j'entrai à l'Oratoire, j'avais 11 ans révolus et j'attendais la Noël pour en avoir douze. Je n'avais pas de bon sens de reste, et cependant je me sentis fort impressionné du train de vie qu'on menait à l'Oratoire. J'étais charmé de la bonté de tous les supérieurs et maîtres, de la gaîté des élèves, de la magnificence de l'église N. D. Auxiliatrice: tout me ravissait: il me semblait que j'étais entré dans un Paradis terrestre.

Deux mois furent bientôt passés, et on arriva au 31 Décembre 1876. J'avais eu déjà occasion de connaître et de prendre en affection la plupart des supérieurs de la Maison; mais je ne connaissais que fort peu Don Bosco; car déjà à cette époque-là il ne lui était plus guère possible de rester longtemps avec nous autres. Ce soir-là donc, je le vois s'avancer accueilli par les acclamations des étudiants et des apprentis et monter en chaire pour nous dire le petit mot du soir. Il me semble le voir encore en chaire ce prêtre tout souriant; mais à vrai dire je ne comprenais pas pourquoi ce soir-là on lui faisait de pareilles ovations. Je me demandais même en mon for intérieur pourquoi on n'en faisait pas autant les autres fois à tels et tels Supérieurs qui venaient souvent nous parler le soir, et qui me paraissaient le mériter tout autant que ce prêtre souriant que j'avais devant moi.

Je fis même cette remarque à un camarade qui me répliqua.

— On voit que tu es encore nouveau ! tu ne connais pas encore Don Bosco. Sache donc qu'il est le Supérieur de tous les Supérieurs de la Maison, et par conséquent le maître de tout l'Oratoire.

— Et de l'église aussi ?

— Oui, aussi de l'église. C'est lui qui l'a fait construire.

Il n'en fallut pas davantage pour me convaincre et... me confondre.

Cependant les applaudissements avaient cessé; et j'entendis Don Bosco nous dire entre autres choses :

— Nous voici au dernier soir de 1876. Pendant que vous dormirez nous entrerons dans l'année 1877. Et je suis venu vous apporter votre étrenne...

Les applaudissements recommencèrent ; quant à moi, au lieu d'applaudir j'étais tout occupé à me demander : Qu'est-ce qu'il va donc nous donner comme étrennes ? Ce ne peut pas être des sous, puisque le règlement nous interdit d'en tenir. Des livres, alors ? Je fais un effort pour voir si près de la chaire il y en a quelque pile ; mais ne voyant rien, je conclus que ce sera quelque belle image. Le silence s'étant rétabli, voici la voix claire, insinuante de Don Bosco qui reprend :

— Tâchez de faire toujours de bonnes confessions et de bonnes communions, parce que sur le nombre de ceux qui sont ici et qui écoutent la parole de Don Bosco, il y en a plusieurs qui passeront à l'éternité au cours de 1877, et ne se trouveront plus ici le dernier soir de l'année que nous allons prendre. Parmi vous il y en a huit qui doivent mourir en 1877, et puis quelques autres ; et sur le nombre il y en a dont le nom commence par un B.

Après ce dernier mot je n'entendis plus rien... Pauvre Brusasca ! j'avais mon compte ! Ma petite tête fut tout de suite bouleversée... J'aurais préféré cent fois être chez moi.

« Ah, par exemple, me disais-je, mon père a eu une fameuse idée de me mettre ici !... ça me plaisait pourtant !... j'étais au mieux avec mes supérieurs !... Mais il faut mourir !... Je m'appelle Brusasca, c'est clair !... Demain, j'écris à mon père de venir me chercher ; je ne veux plus rester à l'Oratoire... Oh ! oui, il faut que j'écrive!»

Mais ensuite je me dis :

« Don Bosco a dit qu'il en doit mourir plusieurs de ceux qui sont actuellement ici ; il ne dit pas s'ils mourront à l'Oratoire : de sorte que même si je vais chez moi il faudra que j'y meure, puisqu'il a dit que sur le nombre il y en aurait dont le nom commence par un B... Mais qu'est-ce qu'il faut faire ?... Ecrire ?... m'échapper ?... ou rester !... ».

J'en étais là de mon soliloque lorsque les applaudissements reprennent, et Don Bosco descend de chaire. Les enfants se mettent en rang pour monter au dortoir ; mais un certain nombre se précipitent vers Don Bosco. Je demande à un camarade :

— Qu'est-ce qu'ils vont faire ceux-là ?

— Ils vont demander à Don Bosco s'ils sont du nombre de ceux qui doivent mourir cette nouvelle année.

— Ah ! oui ? Alors j'y vais moi aussi.

Je me disais : « Je vais rester le dernier et j'attendrai même jusqu'à demain s'il le faut, parce que je ne veux pas que les autres entendent ce que me dira Don Bosco ».

Je me mets donc à la queue de la longue file : Chacun disait son mot à Don Bosco et recevait sa réponse à l'oreille.

A la fin il ne restait plus auprès de Don Bosco que quelques supérieurs et confrères qui lui offraient leurs vœux. Je m'approche à mon tour et Don Bosco me demande en souriant :

— Qu'est-ce que tu veux, mon ami ?

Je m'approche le plus que je peux et je lui dis :

— Je voudrais savoir si je dois mourir ?...

— Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Noël Brusasca ? !

— Très bien ! Et tu seras l'ami de Don Bosco?

— Oui, mais, est-ce que je dois mourir ?

— Ne te fais pas de bile et tâche de faire toujours comme il faut tes confessions et tes communions. Sois tranquille et dors bien !

Je lui baise la main et je m'en vais à moitié satisfait. J'avoue que ce soir-là j'avais bien quelque peur encore de mourir dans le courant de la nouvelle année : mais peu à peu je repris courage en réfléchissant à ces mots : Ne te fais pas de bile, et je redevins plus gai qu'auparavant.

La vie à l'Oratoire est tellement variée et pour ma part j'étais si jeune que j'avais bientôt oublié l'étrenne de Don Bosco et la lettre B...

De fait, le bon Dieu ne me ménageait pas les occasions de me faire du bon sang ; et je me la coulais fort douce, sans me préoccuper beaucoup de ma promesse d'être un véritable ami de Don Bosco. Et cependant il pensait à moi dans son cœur de père. Il voyait avec plaisir que j'étais souvent choisi à cause de ma jolie voix pour chanter des cantiques en l'honneur de la Sainte Vierge ; il me connaissait personnellement et de temps à autre il m'adressait la parole. En somme il avait accepté comme venant du cœur ma promesse de ce soir-là d'être son véritable ami, alors que pour mon compte j'avais dit mon « oui » en toute hâte, afin d'obtenir plus vite une réponse et être tiré de l'anxiété dans

laquelle me mettait cette alternative de devoir peut-être mourir bientôt.

Et il y eut réellement quelqu'un de la lettre B qui mourut en cette année-là ! Du nécrologe de cette année, il résulte que le nombre des décès fut de huit ; et quatre d'entre eux avaient cette lettre pour initiale de leur nom : *Briatore, Bagnati, Boggiatto, Becchio;* deux étaient étudiants, un autre était familier ; le quatrième un abbé qui mourut chez lui, mais qui avait été à l'Oratoire durant l'exercice 1876-1877. Il mourait exactement le 31 Décembre 1877, et pour se trouver loin de l'Oratoire, il ne put pas en réchapper quand même.

***

Cette constatation renouvela en moi l'impression que m'avaient faites les paroles de Don Bosco. A la clôture de l'année 1877 Don Bosco ne nous donna pas l'étrenne de vive voix : il était à Rome à ce moment-là ; mais ce qu'il avait dit l'année précédente se ravivait en moi plus que jamais, à cause de ce que je vais dire.

Dès les premiers mois de l'année 1877, j'avais eu la chance de passer du cours inférieur de musique au cours supérieur ; je me préparais avec les autres à exécuter la fameuse Messe de Rossini pour la solennité de N. D. Auxiliatrice. Que de patience n'a-t-il pas fallu au maestro Dogliani pour me faire apprendre de mémoire — car je ne connaissais guère les notes — tout ce qu'il voulait que je chante en l'honneur de notre Mère céleste. Je m'en souviens encore, j'étais comme électrisé, quand je prenais part aux répétitions ; j'étais vivement reconnaissant envers les Supérieurs qui préféraient se servir de moi plutôt que de tant d'autres plus avancés et qui auraient sans doute beaucoup mieux réussi.

Parmi eux il y en avait un pour lequel j'éprouvais une estime affectueuse ; c'était un certain Baldomero qui répétait sa quatrième. Excellent sous tous les rapports, mais d'intelligence peu éveillée, il était secrétaire de la classe de musique : c'était lui qui avait les clefs des armoires avec la charge de distribuer les partitions. Comme je viens de le dire, j'avais pour lui beaucoup d'estime ; et quand je ne pouvais passer ma récréation avec le maestro Dogliani ou avec quelqu'un des supérieurs qui m'inspiraient le plus d'affection, c'était lui que je recherchais.

Je me souviens qu'un jour il me demanda de lui faire réciter sa leçon : en même temps il tire de sa poche un livre de latin et se met à me la moduler sur l'air du *Cum Sancto Spiritu* de la Messe de Rossini. Me voyant étonné de cette façon singulière de réciter, il me dit :

— Vois-tu, je n'ai guère de mémoire et je ne réussis à apprendre quelque chose qu'en modulant. Quand je sais, alors je peux réciter comme tout le monde ; mais à condition de me rappeler l'air sur lequel j'ai appliqué le texte.

A cet instant nous entendons les enfants qui criaient : *Vive Don Bosco ! Vive Don Bosco !* Baldomero me dit :

— Allons lui baiser la main.

— Oui, oui, allons-y ! lui dis-je.

Don Bosco s'approchait environné et même pressé d'une foule d'enfants. Il était tout souriant et avait un mot aimable pour chacun. Il tenait dans ses mains celles d'un grand nombre de ceux qui l'entouraient, et de temps à autre il disait à quelqu'un des petits prisonniers : Va-t'en, vite ; et la réponse invariable était :

— Je ne peux pas ! vous me tenez.

Nous nous approchons nous aussi, et lui, en bon Père qu'il est, nous salue d'un regard souriant. Baldomero lui baise la main droite et moi la main gauche, et nos doigts se trouvaient perdus dans les mains de Don Bosco, au milieu de tant d'autres. Je me souviens que j'étais pressé par mes camarades et loin de Don Bosco de toute la longueur de mon bras ; mais comme mon doigt était retenu dans sa main, il me fallait bien marcher les yeux un peu fâchés tournés vers Don Bosco, et entouré d'une foule toute à la jubilation.

On arrive enfin au fond de la cour ; on entre sous les arcades un peu obscures qui unissent les deux cours ; puis nous continuons jusqu'à l'escalier qui conduit à la chambre de Don Bosco. La récréation allait finir. Don Bosco renvoie l'un après l'autre tous les autres enfants, et il ne reste bientôt plus que Baldomero et moi, lui à droite et moi à gauche. Nous montons ensemble, non sans un peu de difficulté l'escalier qui conduit à sa chambre. J'étais ravi que Don Bosco me fasse l'honneur de me permettre de l'accompagner, mais je ne disais rien ; tous trois nous montions en silence. Quand nous sommes au balcon, les enfants qui stationnaient en-bas se remettent à crier : *Vive Don Bosco !* Quant à lui, il les salue de la main, puis il se tourne vers moi et me dit :

— Toi, tu peux descendre ; va dans la cour.

Je lui baise la main et sans mot dire, je descends; mais ce n'était pas sans quelque peu de jalousie à l'égard de Baldomero. Toutefois, comme je l'estimais pour ses excellentes qualités, et que je savais les services qu'il rendait pour la classe de musique, j'étais en même temps heureux qu'il soit l'objet de quelque préférence ; ce qui ne m'empêchait pas d'être curieux de savoir pourquoi Don Bosco l'avait emmené avec lui dans sa chambre; aussi m'arrêtai-je au bas de l'escalier à l'attendre pour savoir ce qu'il en était.

Quand on attend, les minutes sont toujours

longues ; et quand c'est à un enfant que cela arrive, les minutes deviennent des siècles. Et moi, tantôt je regardais en-haut pour voir s'il arrivait, tantôt je m'avançais sous le portique de crainte qu'il ne descende par l'autre escalier, pour éviter de me faire voir le cadeau qu'il aurait reçu, ou de me dire le secret de Don Bosco.

Il arrive enfin tout exultant de joie, avec une ravissante image de N. D. Auxiliatrice à la main ; mais comme la clochette de la classe sonnait déjà, on ne put guère échanger que quelques mots.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a donné cette image.

— Elle est bien belle ! mais il fallait tout ce temps pour te donner une image ? !

— Et il m'a confessé aussi.

— Tiens ? !

— Même qu'il m'a dit tous mes péchés !

— Par exemple ! Il ne l'a jamais fait pour moi.

— Oh ! que je suis content ! Mais chut, allons vite en classe.

Don Bosco partait pour Rome ; et Baldomero qui jusqu'à ce jour avait joui d'une parfaite santé, devait quelques jours plus tard (on était aux premiers jours de 1878) se rendre à l'infirmerie.

Je me souviens qu'au moment où on allait en classe de musique, il m'appelle, me donne les clefs de l'armoire et me dit d'avertir le maestro Dogliani qu'il se sentait fatigué et que je distribuerais les partitions à sa place.

Je fis la commission, et le soir, après souper, je monte à l'infirmerie pour voir mon ami et lui rendre les clefs de l'armoire. Il me vient au-devant et me dit :

— Mon cher Brusasca, ça ne va pas ; l'infirmier est allé au dortoir chercher mes affaires pour me faire coucher à l'infirmerie. Garde donc les clefs.

Je fis de mon mieux pour l'encourager ; au moment des prières, je pensai tout particulièrement à lui, et j'allai me coucher l'âme tout en peine.

Le lendemain matin, sur la fin de l'étude, juste au moment où sonnait la cloche pour nous rendre à la Messe, notre Catéchiste ou Préfet spirituel, Don Veronesi, entre dans la salle, et d'une voix émue qui m'alla jusqu'au fond de l'âme, il nous dit : « Mes chers enfants, il n'y a qu'un instant, notre cher Baldomero rendait sa belle âme à Dieu après avoir reçu tous les sacrements. Que ceux qui le peuvent fassent la Sainte Communion à son intention, et que les autres récitent le chapelet. Si nous sommes charitables envers les autres, le bon Dieu fera en sorte que d'autres le soient un jour envers nous ! »

Ces paroles produisirent la plus profonde impression sur toute l'assistance. Cette matinée-là, les confessionnaux furent tous assiégés, et la Communion fut littéralement générale. Je la fis moi aussi, mais tout le temps j'entendais encore retentir cette parole de Don Bosco : Parmi vous, il y en a huit qui doivent mourir en 1877 et puis quelques autres ; parmi eux il y en a dont le nom commence par un B...

J'ai continué pendant longtemps à prier pour mon pauvre ami. Sa disparition m'impressionna beaucoup plus que la mort des autres.

Je tiens aussi à déclarer que j'ai toujours eu la persuasion que Don Bosco, sachant par une grâce d'en-haut que le cher Baldomero devait entrer dans l'éternité avant son retour, avait voulu le préparer lui-même au grand passage, avec sa bonté toute paternelle.

Qu'il veuille bien m'assister moi aussi du haut du ciel... quand mon heure sera venue.

Chioggia, 2 Novembre 1916.

NOËL BRUSASCA, *pr.*

UN PROGRAMME DE VIE CHRÉTIENNE

S. Em. le cardinal Dubourg, archevêque de Rennes, à l'occasion de ses noces d'or de sacerdoce et de ses noces d'argent d'épiscopat, a adressé une lettre pastorale émouvante. C'est pour les familles un recueil précieux de paternels conseils :

C'est surtout quand on est arrivé au seuil de l'éternité, quand on a doublé le *cap* de la vieillesse, quand on sent le moment venu bientôt de réciter son *Nunc dimittis* et de paraître au tribunal du Souverain Juge, que ces leçons se revêtent d'une force particulière et nous apparaissent dans une lumière d'une intensité exceptionnelle. Les pensées qui s'agitent alors dans l'âme instruite et éclairée peuvent se résumer dans cette sentence de Salomon désabusé : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas;* mais en ayant soin d'y ajouter ce complément admirable du livre de *l'Imitation* : « *Præter amare Deum et illi soli servire.* Tout est vanité sur la terre, hormis aimer Dieu et le servir lui seul ».

Dans mes visites aux monuments de Rome, j'ai toujours été frappé par deux inscriptions très laconiques, mais combien suggestives, qu'on lit sur deux mausolées appartenant à la famille princière des Attieri, dans une église près du Capitole. Sur l'un de ces tombeaux est écrit ce seul mot : *Nihil*, et sur l'autre : *Umbra*. Oui, que c'est donc bien la caractéristique de la vie de l'homme sur la terre !

Mais ce *néant* et cette *ombre*, ne l'oublions pas, peuvent se transformer en des mérites d'un prix infini, si la pensée de Dieu, si le *sens chrétien*, viennent les pénétrer, les ennoblir et les surnaturaliser.

Nous sommes à un *tournant* de notre histoire nationale, la France reçoit un « baptême de sang » et passe par l'épreuve la plus terrible qu'elle ait jamais subie. Voulons-nous qu'elle en sorte rajeunie, vivifiée et grandie ? Ce résultat ne pourra être

atteint qu'à une condition, une seule, c'est qu'elle redevienne foncièrement chrétienne. La parole dont Pie X fit le programme de son pontificat sera éternellement vraie : *Instaurare omnia in Christo.* Cette rénovation ne peut s'accomplir que dans le Christ Jésus.

A maintes reprises, M. T. C. F., j'ai fait de cette pensée substantielle le thème de mes Lettres pastorales. Les vieillards aiment à se répéter. Saint Jean, dans les dernières années de sa vie, se faisait porter au milieu de ses disciples et ne leur disait jamais que les mêmes paroles : « Mes petits enfants, aimez-vous bien les uns les autres ». De même aussi, au risque d'abuser de votre patience, j'oserai vous redire encore, avec toute l'énergie de ma foi épiscopale et bretonne : « Oh ! imprégnez vous jusque dans vos fibres les plus intimes du *sens chrétien*. Faites régner le Christ et dans votre vie privée et dans votre vie publique, dans vos mœurs, dans vos sentiments et dans vos cœurs. *Oportet illum regnare;* car c'est le secret du véritable bonheur en cette vie et en l'autre. *Promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ* ».

Or, ce programme du *sens chrétien* tient en peu de mots, et est de l'exécution la plus facile.

En tête se place le baptême. Vous avez eu la grâce insigne de le recevoir ; vous devez donc, en toute circonstance, lui faire honneur. En le recevant, vous avez adopté Dieu pour votre Père, et vous aimez, j'en suis sûr, à lui adresser souvent cette prière, la plus belle qui existe : « Notre Père, qui êtes aux cieux ».

En même temps, vous ne manquez pas d'obéir avec exactitude à ses commandements, ainsi qu'à ceux de la Sainte Eglise, qui en sont le complément logique et nécessaire.

Tout ce qui contriste et blesse ce cœur paternel, vous avez soin de l'éviter scrupuleusement : intempérance, profanation du saint jour du dimanche ; atteinte à la belle vertu de pureté ; haine mutuelle, blasphème, mensonge, injustice, désobéissance à la loi morale.

Les dimanches et les fêtes chômées, vous êtes assidus à la Sainte Messe, dans cette église paroissiale qui est la maison de Dieu, mais qui est aussi la vôtre, car, la main sur le cœur, vous pouvez y dire en toute vérité, les pauvres aussi bien que les riches : « Je suis ici chez moi ».

Les fautes qui, au cours de la vie, entachent votre conscience, vous êtes fidèles à en faire l'aveu au prêtre, ministre du grand sacrement de Pénitence, afin d'en obtenir le pardon et d'aller alors, l'âme joyeuse, vous asseoir à la Table sainte.

Ce double devoir, vous avez à cœur, j'en ai la ferme conviction, de le remplir fréquemment.

Mais que pas un d'entre vous n'oublie surtout qu'il y a une obligation absolue de s'en acquitter au moins une fois dans l'année. Quiconque ne se confesse pas annuellement et ne fait pas ses Pâques *s'excommunie* lui-même, se retranche de l'armée des catholiques et efface dans son âme jusqu'aux derniers vestiges du *sens chrétien !...*

Mais là ne se bornent pas vos obligations d'enfants de Dieu et de l'Eglise. D'autres devoirs, non moins impérieux, vous incombent encore, selon la situation sociale que les circonstances vous ont imposée.

Si vous êtes engagé dans les liens du mariage vous devez en respecter les lois sacrées, en accepter avec résignation les charges, si lourdes soient-elles, et répudier avec horreur les théories néfastes au point de vue patriotique comme au point de vue religieux, qui portent atteinte à la sainteté de ce grand sacrement, *Sacramentum hoc magnum est.*

Si vous avez l'honneur d'être pères ou mères de famille, au soin de travailler à votre salut personnel doit s'ajouter celui de pourvoir également au salut de ces enfants qui sont la *chair* de votre *chair*, qui sont le prolongement de votre vie, et qui deviendront aussi, si surtout ils sont nombreux, comme, Dieu merci, dans la plupart de nos familles bretonnes, la gloire et la couronne de votre paternité.

Vous n'oublierez pas que, de ces âmes d'enfants, vous aurez pareillement à rendre compte au tribunal du Souverain Juge. Vous devrez, par suite, exercer sur eux la surveillance la plus active et de jour et de nuit. La mère, comme cet *archange à l'épée flamboyante* qui défendait l'entrée du paradis terrestre, doit se placer, elle aussi, au seuil de la maison paternelle et dire courageusement aux mauvais exemples aux lectures pernicieuses, aux compagnies funestes, aux paroles malséantes qui voudraient en forcer l'entrée : « Tu ne passeras pas ».

Vous façonnez en même temps ces chers enfants à l'accomplissement intégral de leurs devoirs religieux, à l'amour du *clocher natal*, de leurs prêtres, des évêques, du Souverain Pontife, de l'Eglise, leur mère, et de la France, leur mère aussi ; ces deux amours, du reste, sont faits pour s'allier et s'unir dans une harmonie parfaite.

Mais — obligation plus impérieuse encore, — vous leur choisirez surtout une école qui soit la continuation et le développement de l'éducation familiale...

Ce faisant, vous les plierez comme naturellement aux habitudes saintes de la prière, de la prière en commun, si c'est possible. Rien n'est beau, rien n'est touchant comme de voir dans nos foyers bretons les petits enfants avec leurs têtes roses ou blondes, agenouillés, le soir, auprès de leur père et de leur mère, formant ensemble une gracieuse guirlande, pendant que Dieu invisible est là, au milieu d'eux, selon sa promesse.

C'est dans les exercices de cette prière montant vers les cieux de cette maison paternelle, appelée par saint Paul « une église domestique » ; c'est dans cette atmosphère de sérénité, de douceur et de paix que, parfois, plusieurs de ces chers enfants ont senti éclore les premiers germes d'une vocation plus haute et plus sainte, que les garçons ont tourné leurs premiers regards vers le sacerdoce, et les filles vers l'état religieux ; c'est la *dîme sacrée*, c'est la *part de Dieu*, et ce sont aussi les bénédictions divines tombant avec une surabondance particulière sur ces familles d'élite !...

Mgr Jean Marenco

Archevêque titulaire d'Edesse, Internonce Apostolique auprès des Républiques de l'Amérique Centrale.

Mgr Jean Marenco va entrer dans sa 65e année: il est né le 28 avril 1853 à Ovada. Il venait de faire

sa troisième année de théologie au Séminaire d'Acqui lorsqu'il demanda à D. Bosco de l'accueillir au nombre de ses fils.

C'est le 17 mai 1873 qu'il entrait à l'Oratoire, il reçut l'ordination sacerdotale en décembre 1875. Doué d'aptitudes spéciales pour l'enseignement, il il était professeur d'abord au Collège d'Alassio, puis à celui de Valsalice. Mais en 1878, Don Bosco lui confiait la mission d'ouvrir un nouvel Institut près de Pise. Il y demeurait jusqu'en 1882, lorsque Don Bosco le mettait à la tête de la maison de S. Jean Evangéliste récemment établie dans les nouveaux quartiers de Turin. En 1889 il était choisi comme procureur général des Salésiens à Rome. C'est là que S. S. Pie X le choisissait comme évêque de Carrara.

Nous ne pourrions mieux le dépeindre que ne le fit Don Rua, lorsqu'il le présentait à ses nouveaux diocésains de Carrara.

«..... C'est la bonté de son cœur, la suavité de ses manières qui s'empare des cœurs et les gagne. Sa parole, son regard, sa démarche, toute sa personne vous attire. Il suffit de le connaître pour déclarer que son cœur généreux a su s'approprier les qualités de Don Bosco, dont il se glorifie d'avoir été un enfant privilégié. D'autres pourront vous parler de sa science surtout des choses sacrées, de son tact dans la direction des âmes et des autres qualités qui font qu'il suffit de l'approcher pour l'aimer; il me suffit à moi de dire qu'il a un grand cœur, capable d'étreindre tous ceux qui vont à lui et de les conduire à Jésus-Christ. Mon souhait pour lui et pour ses chers diocésains, c'est qu'ils soient tous ensemble pasteur et ouailles *un seul cœur et une seule âme.* »

Le souhait de Don Rua s'est réalisé: Mgr Marenco laisse dans son diocèse un souvenir si affectueux et des témoignages de son activité apostolique qui font que son nom y sera longtemps rappelé avec vénération et amour.

Un faveur de Dominique Savio.

Le 3 Novembre 1912, je commençais à ressentir une faiblesse générale, une fatigue, un malaise qui allait toujours croissant. De prime abord, je n'en fis pas grand cas : c'était sans doute quelque chose qui ne durerait pas. Mais le 13 du même mois, je me voyais dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement et obligé de garder le lit. Cette fois c'étaient de fortes douleurs par tout le corps et surtout à l'épine dorsale. Cette crise une fois passée, il se déclare un rhumatisme aigu lymphatico-musculaire qui m'a fait souffrir pendant dix-neuf mois avec quelques alternatives de quelque mieux-être apparent. Mais ni les ordonnances des plus habiles docteurs, ni les soins attentifs, ni les bains salés ne pouvaient réussir à me remettre sur pied.

Je fis également cinq neuvaines, sans obtenir la guérison désirée et je me résignais à subir mon purgatoire anticipé.

*

Mais à la nouvelle de l'introduction de la Cause de Dominique Savio, mon cœur s'ouvrait à de nouvelles espérances. Un groupe d'enfants de la Confrérie de S. Louis de Gonzague voulut bien s'unir à moi le 17 Mai 1914 pour commencer une neuvaine au Serviteur de Dieu ; ces chers enfants avaient même accueilli avec enthousiasme ma proposition. On en verra aisément la preuve dans cette remarque de l'un d'eux au cinquième jour : « Père, disait-il, ayez bien soin de ne prendre aucune médecine ces jours-ci ; pour qu'on ne soit pas ensuite tenté d'attribuer la guérison au remède plutôt qu'à la neuvaine ».

Cette observation ingénue que seule la foi et la candeur avaient inspirée, me toucha beaucoup, et je continuai ma neuvaine avec une confiance toujours plus vive. Le bon Dieu nous a exaucés. Au cours de la neuvaine l'enflure avait déjà diminué, mais au dernier jour, ces douleurs rhumatismales dont je souffrais depuis dix-neuf mois cessaient complètement : il ne me restait qu'une cicatrice comme d'une large plaie et une légère douleur au pied gauche, que les variations de température rendaient plus aiguë ; mais cette douleur disparaissait à son tour au bout de quelques semaines.

Le miracle est évident. Je suis guéri. Les médecins ont été fort étonnés de ce changement soudain et de ma guérison radicale ; quelques-uns ont convenu avec moi qu'il y avait là un vrai miracle ; d'autres, plutôt indifférents, m'ont félicité de ma chance.

Il y a maintenant plus de deux ans que tout cela est arrivé et je suis heureux d'apporter mon témoignage de reconnaissance.

STANISLAS LUKASZEWSKI, *prêtre*.

VARIÉTÉS

La confiance dans la prière des enfants et des âmes droites.

Nous empruntons aux « Missions Catholiques » *du 5 Janvier* 1917 *le trait suivant de la vie du R. P. Charroppin, Jésuite français, missionnaire aux Etats-Unis, à qui ses travaux astronomiques avaient acquis dans le monde scientifique américain une certaine notoriété. Il ne négligeait naturellement aucune occasion de tirer parti de ses occupations profanes pour le bien des âmes ; et l'aventure suivante relatée par un journal catholique de New-York, en fournit un piquant exemple.*

Quatre professeurs de l'Université de Saint Louis, désireux comme moi d'étudier l'éclipse totale de soleil annoncée pour le 1er Janvier 1889, m'offraient de partir avec eux pour la Californie, où le phénomène devait offrir les meilleures conditions d'examen. Nous nous mîmes en route le 20 Décembre, et, après un trajet de cinq jours en chemin de fer, MM. Pritchett, Nipher, Engler, Valler et moi, nous arrivâmes à Norman, lieu choisi pour les opérations, près de S. Francisco.

Seul j'étais catholique : mes compagnons étaient protestants, mais c'étaient de parfaits « gentlemen », de sorte que l'expédition fut des plus agréables.

Cinq jours seulement nous restaient pour les préparatifs indispensables. Nous avions à déterminer d'une manière exacte notre latitude et notre longitude ; et ceci ne pouvait être fait que par l'observation des étoiles, de sorte que nous travaillons jour et nuit, et ce fut seulement la veille de l'éclipse que notre horloge astronomique put marcher.

***

Mais, ce soir-là, le temps commença à être nuageux. Toutes les probabilités indiquaient un temps semblable pour le lendemain, 1er Janvier. Nos préparatifs étaient complets, mais un simple nuage pouvait rendre inutiles tous nos efforts.

Le premier contact devait avoir lieu, suivant nos calculs, à midi douze minutes quinze secondes, et la totalité de l'éclipse environ une heure et demie après.

Le souper fini, on alluma les cigares et on discuta sur les chances du lendemain. Pas une étoile ne perçait les nuages et mes compagnons étaient presque au désespoir. Je les rassurai en leur promettant que nous aurions deux minutes de soleil pendant la totalité.

Le professeur Pritchett me demanda :

— « Père, êtes-vous prophète ?

— « Ni prophète, ni fils de prophète, répondis-je.

— « Comment pouvez-vous être si assuré ?

— « Je me sens assuré ; mais, quelque positives que soient mes raisons, vous ne pouvez ni les croire, ni les comprendre.

— « Veuillez nous les dire, demandèrent-ils tous.

— « Eh bien, poursuivis-je, nous avons au ciel une bonne Mère, que vous, protestants, ne connaissez pas ; elle est pleine de puissance auprès de Dieu et aime tendrement ceux qui l'honorent. Quand je désire beaucoup obtenir une faveur, je fais prier avec moi un grand nombre de ses enfants et elle ne refuse jamais. Il y a maintenant à Saint-Louis des centaines de saintes religieuses et d'innocents enfants qui lui disent : « Chère Mère, donnez au Père Charoppin deux minutes de soleil », et ces deux minutes je

suis certain de les avoir, parce qu'elle est une bonne Mère ».

Tous se mirent à rire et M. Pritchett s'écria :

— « Père, je voudrais avoir votre foi. Mais, puisque vous êtes si certain, consentiriez-vous à aller à pied d'ici à Ogden dans le cas où le temps serait nuageux demain ?

— Certainement, car j'ai servi la Mère de Dieu toute ma vie ; elle ne me laissera pas faire 800 kilomètres à pied.

— « Consentez-vous à signer un contrat à cet effet ?

— « Je signerai votre contrat si vous signez le mien.

— « Et quel est-il ?

— « Si le temps est nuageux, j'irai à Ogden à pied ; mais, si nous avons un beau soleil, vous vous engagez, de votre côté, à vous mettre à genoux et à reconnaître la providence de Dieu et la protection de la Vierge Marie ».

Tous acceptèrent.

Le professeur Nipher remarqua :

— « En supposant que le soleil se laisse entrevoir à travers les nuages ou que nous ayons un temps brumeux, insuffisant pour l'observation, prétendrez-vous avoir gagné ?

— « Nous aurons un ciel clair et beau pour le moment essentiel ; mais souvenez-vous que j'ai demandé seulement deux minutes d'éclaircie.

***

Le matin suivant, jour de l'éclipse, le ciel entier était couvert de nuages. Le déjeuner fut servi, mais resta intact ; mes quatre amis étaient désolés. A dix heures tout espoir semblait vain. Je me retirai et récitai mon rosaire en disant :

— « Vierge bénie, bonne Mère, votre honneur est en jeu ; ne permettez pas que ces hérétiques puissent dire que vous n'avez pas de pouvoir ».

Le temps du premier contact arriva, et il fut perdu à cause des nuages. Les astronomes étaient désespérés. Je les pressai encore de prendre leur poste, chacun à son instrument, leur disant que les nuages se disperseraient quand le moment solennel serait arrivé.

Alors M. Nipher répliqua :

— « Espérez-vous que les anges balayeront les nuages ?

— « C'est justement ce que j'espère.

— « Prendrez-vous les anges sur votre photographie ?

— « Les anges ne laisseront nulle impression sur la plaque sensible ; mais ils seront là sans aucun doute ».

***

La lune s'avançait devant le soleil, l'obscurité devenait sensible ; la scène était imposante et avait quelque chose d'effrayant. Juste dix minutes avant la totalité, les nuages s'ouvrirent.

Ce fut une explosion de joie : Vénus, Jupiter, Mars et Mercure, tout près du soleil, brillaient avec éclat. Un petit croissant du soleil restait encore, et la nature semblait dans un deuil profond. Une lumière verdâtre donnait un étrange aspect aux montagnes environnantes. Enfin la dernière traînée lumineuse disparut et la couronne se montra à nos yeux dans toute sa grandeur et sa gloire. Une éclipse totale est certainement la scène la plus sublime de la nature.

***

L'éclipse dura exactement deux minutes ; c'était un succès parfait. Aussitôt que tout fut fini, les professeurs coururent à moi, me serrant la main. M. Pritchett me dit :

« *Nous serons tous catholiques, nous croyons maintenant à la protection de la Mère de Dieu; ceci est évidemment son œuvre* ».

Et tandis qu'il parlait les nuages couvrirent de nouveau le soleil.

***

Je me remis ensuite à l'ouvrage pour développer mes photographies, qui se trouvèrent parfaitement réussies. Le souper étant servi lorsque j'étais encore dans ma chambre obscure je dis à mes compagnons de ne pas m'attendre, parce que je ne serais pas prêt avant une heure. Tous répondirent qu'ils ne mangeraient pas avant que j'eusse béni la table, et le repas fut renvoyé à la cuisine.

Après souper, je leur rappelai qu'une des parties du contrat restait à remplir. Tous se mirent à genoux, et nous remerciâmes en commun la Bienheureuse Vierge Marie pour son étonnante protection. M. Nipher avoua que c'était la première fois de sa vie qu'il s'agenouillait.

Le jour suivant, à la nuit, nous arrivâmes à San-Francisco...

Nous sommes rentrés à Saint-Louis. Le professeur Pritchett me visite souvent ; c'est un noble caractère, et j'espère en faire un catholique avant longtemps...

Et voilà comment, en s'imposant un déplacement de 2.500 lieues pour aller photographier une éclipse de soleil, un Jésuite astronome mit une âme sur le chemin qui mène à Dieu.

Au sujet de la prière des enfants, nous lisons sur la « Revue Mariale » de Lyon du 9 Décembre 1916 :

« Mgr Gouraud, évêque de Vannes, vient d'ériger à Josselin, dans l'illustre basilique de Notre-Dame-du-Roncier, une gracieuse confrérie sous le titre de : *La Prière des Enfants*...

« Les adhésions sont déjà nombreuses et viennent de tous les côtés. Vannes, Lorient, Le Palais, Saint-Nicolas de Nantes ont fourni leurs contingents de membres et de zélateurs.

« La *Croisade des Enfants*, de Mme Martin d'Auray, s'inscrit à la confrérie avec ses dix-sept mille abonnés. Le succès dépasse les prévisions. Puisse cet élan de la prière, sous les auspices de la Vierge Marie, toucher le Cœur de Dieu, amener sur la France des grâces de salut et mettre fin au fléau de la guerre ! »

BIBLIOGRAPHIE.

H. Mink-Jullien. *Les Voies de Dieu... Histoire d'une conversion*, avec une préface, par le R. P. Mainage, in-12. Prix: 1 fr. 50.

Cet émouvant récit contient l'un des cas les plus étranges dont l'histoire des convertis nous réserve la surprise. Une jeune femme, élevée dans l'athéisme, trouve la foi en se livrant aux pratiques de l'occultisme.

Ce récit a été écrit primitivement pour le prêtre qui devait diriger cette âme convertie. Il est donc absolument authentique... Mais il a semblé plus tard à de bons juges qu'il était utile d'en faire part au public. Puissent, selon le désir de l'auteur, ces pages pleines d'amour et de reconnaissance, faire connaître Dieu et lui gagner des cœurs!

Abbé Fliche. *Les Apprêts du beau jour de la vie*, 35e édition 1917, augmentée du Décret *Quam singulari* sur l'âge d'admission à la première communion. In-18. Prix: 1 fr. 50.

Ce petit volume, déjà ancien, reste un excellent manuel de préparation à la première communion solennelle. En un style aisé, imagé, un peu fleuri même, sous une forme originale et souvent piquante, merveilleusement adaptée au goût des enfantst l'abbé Fliche résume tout l'essentiel du dogme es de la morale catholiques. D'abondants souvenirs d'histoire sainte, des anecdotes nombreuses, d'ingénieuses comparaisons donnent à l'exposé la vie et l'attrait et fixent l'attention des jeunes lecteurs. La façon inattendue dont l'auteur présente la morale ne manquera pas de frapper les imaginations enfantines. Le livre est suivi d'un examen de conscience détaillé et de prières pour la communion.

(*La Moisson Prochaine*).

Mgr. J. Tissier. *Vérité et vérités*. Au fil de la guerre. 1 vol. in-12 de 432 pages. Prix: 3 fr. 50.

Table des matières. — Il faut vivre dangereusement. — Les douleurs, les relèvements et les devoirs de la guerre. — La question religieuse. — Les raison de la foi. — Qu'est-ce qu'un soldat? — Idéales victimes. — Le rôle providentiel des épreuves. — La famille et la guerre. — Opprimons le juste. — Le brave 106. — L'initiative. — L'Eucharistie et la famille. — Le Christ ressuscité ne meurt plus. — Le miracle de Jeanne. — A la noble et fière Belgique! — *Ut filii lucis*. — A l'école de Saint-Memmie. — *Sursum corda!* — *Unum necessarium*. — Les yeux de Notre-Dame. — Sur la tombe des héros. — La victoire de la Marne. — Les leçons religieuses et sociales de la guerre. — Les autels de la patrie. — Pour la France, s'il vous plaît! — Vers l'autre vie. — « On les aura »!

Abbé J. Millot, vicaire général de Versailles. *Jésus-Christ veut des Prêtres*. 1 vol. in-18. Prix: 1 fr. 25.

Voilà un volume bien actuel qui aura sûrement beaucoup de lecteurs. Sans répéter son exquis petit ouvrage: « Serai-je prêtre? » l'auteur traite, dans ce nouveau travail, la palpitante et importante question du recrutement sacerdotal. On connait sa manière et comment il sait, en mélangeant adroitement la théorie avec l'histoire, faire entrer les idées dans les âmes. Traduit en langue espagnole, dès son apparition, cet ouvrage a été répandu largement en Espagne par les œuvres de vocation sacerdotales, et le cardinal-archevêque de Séville a attaché des indulgences à sa lecture. Il n'aura pas moins de succès en France où nous avons, où nous aurons tant besoin de prêtres...

Les quatre ouvrages ci dessus sont en vente à la *Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris-VI.*

Ctesse de Loppinot. *Il Pater meditato*. Prix: fr. 0,25; la douzaine 2,50; le cent. 10 fr.

Écrit en italien cet opuscule dû à la plume élégante de la Ctesse de Loppinot se recommande par l'onction pénétrante du style, autant que par la sûreté de la doctrine puisée aux plus pures sources de l'ascétisme.

S'adresser à l'auteur à Bordighera, Hôtel de Londres (Italie).

VIE DU VÉNÉRABLE JEAN BOSCO

Par l'Abbé J. B. LEMOYNE

PRÊTRE SALÉSIEN

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE I (suite).

Au commencement du XIXe siècle, il y avait à Turin un prêtre de grand mérite, très instruit dans la théologie; c'était Don Guala que nous avons déjà nommé (1). Bien au courant des besoins de son époque, il lui paraissait extrêmement à souhaiter que les jeunes prêtres, une fois sortis du Séminaire, consacrent quelque temps à l'étude de la morale pratique, avant de s'appliquer au ministère. Dans cette persuasion, il s'était mis dès 1808 à réunir chez lui quelques jeunes prêtres pour des conférences privées; il continua ainsi jusqu'à 1818. Alors les troubles de la Révolution et de l'Empire étaient passés et le couvent des Mineurs Conventuels était débarrassé de sa garnison. Don Guala y établit une Maison de Famille pour les jeunes prêtres. Le roi Charles-Félix approuvait l'institution en 1822, l'autorisait à recevoir des legs et lui assignait pour local la partie non encore aliénée du couvent supprimé. A son tour, l'archevêque, Mgr Chiaverotti, désignait Don Guala comme recteur et approuvait son règlement. Par cette fondation, Don Guala apportait au diocèse de Turin et à ceux d'alentour un bienfait inappréciable.

En 1841, Don Cafasso était le bras droit de Don Guala; il le suppléait pour les Conférences de morale et devait lui succéder. Ce jeune prêtre était d'une vertu à toute épreuve, d'un calme prodigieux, d'une sagacité et d'une prudence admirables; tout cela uni à une piété franche, profonde; il était en même temps de manières fort simples et de facile abord; aussi a-t-il efficacement contribué à la formation d'un clergé instruit et exemplaire.

Un autre prêtre qui prenait simplement pension à l'Institut, Don Félix Golzio, était sous les apparences les plus modestes un véritable trésor; il fit peu parler de lui, mais travailleur infatigable, humble et fort instruit, il était un précieux auxiliaire de Don Guala et de Don Cafasso, qui l'avaient en haute estime et vénération.

C'est à l'école de ces prêtres exemplaires et pleins de doctrine que Don Bosco était invité à se mettre;

(1) Voir chapitre X de la 1ère Partie.

Il n'aurait pas pu recevoir de meilleur conseil; aussi renonçait-il sans retard à tous les postes avantageux qu'on lui offrait et même à la sainte joie qu'il aurait eue de se mettre de suite à travailler auprès des enfants de son pays.

Le 3 Novembre 1841, après avoir célébré la Messe à Châteauneuf, il se mettait en route pour Turin. Quelles étaient les pensées qui traversaient son esprit à cette heure décisive? Nous croyons les avoir entrevues le jour où il nous fut donné de l'entendre prêcher à Albe le panégyrique de S. Philippe de Néri. Son exorde était des plus poétiques; il imaginait d'être sur une des collines qui entourent la ville de Rome, avec la ville à ses pieds et devant lui un jeune homme qui fatigué d'une longue marche s'était arrêté, plongé dans de graves réflexions, le regard fixé sur le splendide panorama... Puis, il continuait en ces termes: « Il faut s'approcher et l'interroger. — Eh bien, jeune homme, qui êtes-vous, et qu'est-ce que vous contemplez avec tant d'attention?

» — Je suis un pauvre étranger; je contemple cette grande ville; je médite un projet, mais je crains que ce ne soit folie ou témérité.

» — Ce projet serait?...

» — Ce serait de me dévouer au bien d'une foule de pauvres âmes, d'une foule de pauvres enfants, qui faute d'instruction religieuse marchent dans la voie de la perdition.

» — Etes-vous instruit?

» — J'ai bien étudié quelque peu, mais je me suis pas du nombre des savants.

» — Avez-vous de la fortune?

» — Rien, pas même un morceau de pain, excepté celui que chaque jour mon maître me donne par charité.

» — Avez-vous des églises? des maisons?

» — J'ai tout juste une chambre basse et étroite dont l'usage m'est accordé par charité. Pour tout vestiaire, j'ai une corde tendue d'une paroi à l'autre, et là dessus je pose mes habits et toute ma lingerie.

» — Mais alors, si vous n'avez pour vous ni le nom, ni la science, ni la fortune, et pas même un logis, comment prétendez-vous entreprendre une œuvre si gigantesque?

» — En effet: c'est justement ce défaut de moyens et de mérites qui me met en souci. Et pourtant Dieu m'a inspiré cette pensée, ce Dieu

qui des pierres du désert peut susciter des enfants d'Abraham, ce même Dieu est celui qui...

» — Aimez-vous la sainte Vierge?

A cet endroit, Don Bosco interrompait le dialogue pour dépeindre l'attitude prise par ce jeune homme et l'éclair qui avait illuminé son regard à cette dernière question, son sourire, sa réponse; puis il se remettait à l'interroger.

» — Vous vous appelez?

» — Philippe de Néri, répond le jeune homme.

Alors Don Bosco entrait en plein dans son sujet pour exposer à l'auditoire la mission que S. Philippe avait accompli à Rome. Or, tandis qu'il prononçait les mots: *Philippe de Néri*, on entendit plus d'un auditeur murmurer tout bas: *Jean Bosco! Jean Bosco!*

Tout aussi splendides en effet devaient être ses rêves, lorsque du haut de la colline de Superga il vit devant lui la ville de Turin.

Avec son entrée à l'Institut S. François d'Assise, la mystérieuse ardeur qui le poussait à s'occuper des enfants s'accrut encore davantage, à la vue de la misère et de l'abandon dans lequel vivaient un grand nombre d'entre eux dans cette grande ville.

En passant devant les ateliers et les fabriques, il entendait souvent des ricanements équivoques, des chansons triviales, des imprécations et des cris de colère, où se trouvaient des voix d'enfants mêlées à celles des adultes. A chaque pas il rencontrait des enfants à peine couverts de misérables haillons, que la négligence ou la mauvaise conduite des parents laissait traîner dans la rue pour prendre l'habitude de la mendicité et du vice. Plus souvent encore, il se trouvait devant quelque groupe de jeunes gens oisifs, insolents et provocateurs, qui portaient au front le stigmate de la dépravation.

D'autre part, le professeur Don Guala avait pour habitude d'envoyer chaque semaine du tabac, du pain et même de l'argent aux prisonniers, surtout à ceux de la *Correctionnelle;* et pour cette œuvre de charité, il se servait des pensionnaires de son Institut qui allaient y faire le catéchisme.

Enfin, Don Cafasso, membre de la Confrérie de la Miséricorde depuis plusieurs années, était un des huit confrères désignés pour visiter les prisons, et pour subvenir aux besoins spirituels et temporels des détenus; les prisons étaient, pourrait-on dire, son milieu, et les détenus, ses enfants. Il désirait vivement voir son disciple et compatriote l'aider dans son ministère de prédilection, et il l'y initia lui-même.

Don Bosco fut à la fois effrayé et touché de pitié. Il vit là une foule de jeunes gens de douze à dix-huit ans, sains et robustes, d'esprit éveillé, mais complètement désœuvrés, dépourvus du pain spirituel comme du pain matériel, qui expiaient par une affreuse réclusion les suites d'une dépravation précoce; c'était à frémir d'horreur. « Ce qui me causa surtout la plus douloureuse surprise, écrit-il, c'est quand je remarquai qu'un grand nombre après être sortis de là fermement résolus de mener une vie meilleure, y étaient de nouveau ramenés au bout de quelques jours. Alors je me rendis compte que plusieurs rechutaient ainsi, parce qu'ils étaient livrés à eux mêmes. Qui sait? me disais-je, si ces jeunes gens avaient eu un ami pour s'intéresser à eux, pour les assister, les instruire dans la religion le dimanche et les jours de fête, qui sait s'ils n'auraient pas pu échapper à la dépravation, ou tout au moins être moins nombreux à revenir ici? Je fais part de cette réflexion à Don Cafasso, et avec ses conseils éclairés j'étudie le moyen de réaliser un projet, dont je remettais le succès à la grâce de Dieu, sans laquelle tous les efforts de l'homme sont inutiles.

Une autre œuvre de charité, pour laquelle le généreux Don Guala se servait aussi de ses pensionnaires, c'était la visite régulière à domicile de beaucoup de familles indigentes, dont il connaissait la détresse. Le jeune prêtre de Châteauneuf se vit également convié à cette œuvre de miséricorde. Il eut à contempler un nouveau tableau navrant des misères humaines, dans ces mansardes, dans ces soupentes étroites, sales et enfumées, qui servaient à la fois de cuisine, d'atelier et de chambre à coucher à des familles entières, où père, mère, frères et sœurs dormaient tous ensemble en dépit de toutes les convenances.

Mais le bon Dieu voulait dévoiler à son Serviteur un spectacle encore plus triste. Il y avait à peine quelques mois qu'il se trouvait à Turin, lorsqu'un jour il faisait la rencontre du Vénérable Cottolengo, qui le regarde fixement, lui demande qui il est, et lui dit:

— Vous m'avez l'air d'un brave homme; venez donc travailler dans la Petite Maison de la Divine Providence; l'ouvrage ne vous y manquera pas.

Don Bosco lui baisa la main, promit son concours; et quelques jours après, il se rendait au Valdocco.

L'Œuvre Cottolengo était déjà considérable à cette époque. Commencée petitement en 1827, sans revenu fixe, avec les seules ressources que la Divine Providence envoyait au jour le jour par l'intermédiaire de personnes charitables, elle prospérait en point d'abriter alors 1800 personnes des deux sexes; orphelins, abandonnés, invalides, estropiés, paralytiques, idiots, épileptiques, cancéreux; tous les malades quelque graves et repoussantes que soient leurs infirmités y sont accueillis, surtout quand les autres hôpitaux en vertu de leurs règlements

les ont refusés; ils sont tous admis gratuitement, traités avec la plus grande bonté, soignés d'après le régime qui leur convient, et entourés de tous les soins qu'exige leur état.

En entrant dans ce royaume de la douleur et de la charité chrétienne, Don Bosco lisait en haut de la porte la devise qui expliquait le secret de tant de merveilles: *Charitas Christi urget nos*: La charité de Jésus Christ nous presse.

Il s'agenouille alors devant la statue de la T. Ste Vierge qui se trouve dans le vestibule, et il est ému jusqu'aux larmes en lisant ces paroles placées en exergue: *Infirmus eram et visitastis me:* j'étais malade et vous m'avez visité. Il demande ensuite à être présenté au saint Fondateur qui l'accueille avec une bonté paternelle et lui fait visiter les locaux. Tout respirait la charité, l'amour de Dieu; mais Don Bosco ne put se défendre d'un profond sentiment de tristesse, tempéré toutefois par la consolation, à la visite de certaines salles occupées par des enfants et des jeunes gens sur qui l'ange de la mort avait déjà étendu ses ailes. Ces visages ravagés et d'une blancheur de cire, ces toux obstinées, cet affaissement total de tout leur être, étaient une preuve trop évidente que l'habitude du vice avait desséché la jeunesse dans sa fleur. Il leur adresse quelques paroles de consolation, accueillies avec résignation à la volonté de Dieu; à son sourire, ils répondaient souriant tristement. « Oh! comme cette pauvre jeunesse, pensait-il, a besoin d'être prémunie et sauvée! »

Lorsqu'il eut fait lentement le tour de cet asile de toutes les infortunes, il prit congé du Vénérable Cottolengo qui lui dit en lui palpant les manches de la soutane:

— Mais vous avez là une soutane d'un drap trop mince, trop léger. Tâchez de vous en procurer une autre, d'une étoffe plus forte et bien solide, afin que les enfants puissent s'y accrocher sans risque de la déchirer... un jour viendra où elle sera tiraillée par des foules (1).

Cet ardent amour, cette tendre compassion pour la jeunesse ne tardèrent pas à se manifester; les enfants s'en rendirent compte, et prirent l'habitude de se grouper autour de D. Bosco.

(1) Le Vénérable Joseph Cottolengo est né à Bra le 2 mai 1786 et est mort à Chieri le 30 avril 1842. Sa cause a été introduite le 19 juillet 18777.

Dernièrement, le 13 août 1916 au matin, dans la salle ducale, devant une imposante assistance, le Souverain Pontife a fait lire par Mgr Verde, secrétaire des Rites, le décret approbatif des miracles proposés pour la béatification du vénérable Joseph-Benoît Cottolengo, chanoine-prêtre fondateur de l'Institut de la Petite-Maison de la Divine Providence à Turin.

Le Supérieur actuel de cette admirable Institution exprima, dans une adresse au Pape, la joie des Fils du Vén. Cottolengo à l'approche de sa béatification, rappelant que la Petite-Maison de la Divine Providence de Turin continue à bénéficier des mêmes prodiges d'assistance divine qu'à l'origine. Elle dépense dans l'exercice de la charité deux millions de francs par an, sans fonds humainement assurés, mais guidée et soutenue par sa filiale confiance dans la Providence.

Le Saint-Père, prenant ensuite la parole, dit sa propre joie de pouvoir annoncer aujourd'hui à toute l'église, que les guérisons attribuées à l'intercession du Vén. Cottolengo présentent des caractères tels, qu'on doit les appeler des œuvres de Dieu. Il commenta alors le texte *A Domino factum est istud* et s'arrêta spécialement sur la fin du verset *Et est mirabile in oculis nostris*. Ces guérisons sont admirables, en effet, en tant que miracles, étant donné, comme le remarque saint Thomas, que ces effets méritent surtout l'admiration, dont la cause directe cachée à tous ne peut être que Dieu. Ces guérisons sont admirables aussi par les circonstances qui les ont entourées et qui constituent, pour la Petite-Maison de la Divine Providence de Turin une attestation spéciale de la complaisance divine. Le Pontife se plut ici à détailler les leçons qui jaillissent opportunes des exemples de charité toujours vivants dans la fondation Cottolengo. « La Petite-Maison de la Providence, dit-il, ne surgit-elle pas à Turin, afin que le sentiment de la confiance illimitée en Dieu se dressât en antithèse, avec l'égoïsme du siècle qui prétendait acquérir, par la seule force de ses fils, toute grandeur et toute félicité? » Les deux guérisons eurent pour bénéficiaires des membres de cette maison, et elles avaient été prédites par Cottolengo lui-même. Elles eurent lieu, l'une au jour anniversaire de la mort du Vénérable, l'autre le surlendemain même de cet anniversaire. Elles nous apparaissent ainsi tout ensemble comme la récompense de la charité pratiquée par le vénérable Cottolengo et comme la condamnation de l'égoïsme.

L'auguste orateur conclut par le vœu ardent que l'esprit dont était animé le vénérable Cottolengo se propage parmi les individus et les familles et domine le monde. Le monde deviendra alors non la petite, mais la grande maison de la Divine Providence.

Le 15 décembre 1916 a été lu en présence du Souverain Pontife dans la salle du Consistoire le décret del *tuto* c. à d. qui déclare q'on peut proceder avec sécurité à la béatification. Le décret de Béatification sera lu le 29 avril 1917.

On verra ici volontiers deux réponses du Vénérables, *très profondes* sous une apparente bonhomie.

Un jour, ce grand Serviteur de Dieu s'entretenait avec le roi Charles Albert, au palais royal près d'une fenêtre qui donne sur la place. Tout d'un coup le roi lui dit: « Mon cher Chanoine, je souhaite que le bon Dieu vous conserve; mais est-ce que vous avez déjà pensé à votre successeur?

— Oh, Sire, répondait Cottolengo, est-ce que votre majesté doute de la Divine Providence?

* *

« A peine étais-je à l'Institut S. François d'Assise — écrit-il dans ses Mémoires — que je me vis à la tête d'une bande d'enfants qui me suivaient sur les boulevards, sur les places et même dans les sacristies de l'Institut. Mais faute de local à moi, je me voyais dans l'impossibilité de m'occuper d'eux. Malgré tout, je leur faisais un peu de catéchisme dans les petits appartements attenant à la sacristie; je les engageais à revenir et à s'approcher des sacrements. Cela ne faisait pas l'affaire du sacristain, agacé du bruit que faisaient ces enfants avec leurs allées et venues. Et pourtant il n'y avait là rien de bien nouveau: Don Cafasso avait déjà pris l'habitude de faire pendant l'été le catéchisme aux petits aides-maçons, dans un appartement attenant à la sacristie de l'église S. François d'Assise. La multiplicité de ses occupations l'avait obligé de suspendre une œuvre qui lui tenait tant à cœur. Je la repris moi-même sur la fin de 1841 ».

Le Vénérable avait résolu d'entreprendre quelque œuvre spéciale pour les enfants pauvres et abandonnés; il attendait l'heure de la Providence. Après avoir prié avec ferveur et persévérance, il était allé trouver l'archevêque Mgr Fransoni pour se concerter avec lui, afin de mieux connaître la volonté de Dieu et prévenir les difficultés qui pourraient s'élever par la suite.

L'archevêque, à l'exposé de son projet de Patronages, se hâtait de l'approuver entièrement, comme le Vénérable nous l'a raconté plusieurs fois, et il lui accordait sa bénédiction pastorale.

De retour à l'Institut, Don Bosco était à se demander quand et de quelle manière il entreprendrait son œuvre, lorsqu'un incident imprévu lui en offrit l'occasion.

On était au 8 Décembre 1841, en la solennité de l'Immaculée Conception.

Le Vénérable éprouvait un désir plus ardent que de coutume de se constituer une famille avec les enfants les plus pauvres et les plus abandonnés. Mais dans une famille, il faut une tendre mère pour qu'il y règne l'ordre, la bonne éducation. Or Marie elle-même devait être la mère toute aimante et la puissante protectrice de cette Institution; aussi a-t-elle voulu que l'œuvre ait ses débuts en ce jour consacré à honorer son plus beau titre de gloire.

Écoutons Don Bosco nous raconter lui-même ce fait:

« En la solennité de l'Immaculée Conception, le 8 Décembre 1841, j'étais sur le point de revêtir les ornements sacerdotaux pour aller célébrer la sainte Messe. Le sacristain, Joseph Comotti, voyant un enfant qui est là dans un coin lui dit de venir me la servir.

» — Je ne sais pas, répond l'enfant tout honteux.

» — Je te dis de venir: je veux que tu serves la messe, réplique le sacristain.

» — Mais si je ne sais pas; je ne l'ai jamais servie.

» — Imbécile que tu es, lui crie le sacristain en colère, si tu ne sais pas servir la messe, qu'est-ce que tu viens faire ici?

» Et passant des paroles aux actes, il le chasse à coups de bâton.

» L'enfant se sauve au plus vite.

» — Qu'est-ce que vous faites? dis-je alors au sacristain; pourquoi le frapper ainsi. Qu'est-ce qu'il a fait?

» — Pourquoi vient-il dans la sacristie s'il ne sait pas servir la Messe?

» — Mais vous avez mal agi.

» — Ce n'est pas votre affaire.

» — Pardon, c'est mon affaire; cet enfant est de mes amis; rappelez-le tout de suite, j'ai besoin de lui parler.

» — *Tuder... Tuder...* se met à crier le sacristain, et il court après l'enfant, le rappelle, l'assurant qu'il sera bien traité, et il me le ramène.

» Le pauvre petit arrive tout tremblant et les yeux pleins de larmes à cause des coups qu'il avait reçus.

» — Est-ce que tu as déjà entendu la Messe? lui dis-je le plus aimablement que j'ai pu.

» — Non, me dit-il.

» — Viens donc y assister; après j'ai à te parler de quelque chose qui te fera plaisir.

» Il me le promet. Je désirais vivement lui faire oublier les mauvais traitements dont il avait été l'objet, et empêcher qu'il ne garde

---

Tenez, là-bas on relève le factionnaire du palais. Avant de partir, le planton a murmuré un mot à l'oreille de son camarade qui reste à sa place l'arme au bras; et sans que personne n'y prenne garde, le service continue à la perfection. Voilà ce qui se produira pour la Petite Maison . Je ne suis absolument rien; quand il plaira à la Divine Providence, elle dira un mot à un autre qui viendra prendre ma place pour monter la garde.

Et de fait quand l'heure de garde du Vénérable Cottolengo fut terminée, tandis qu'il s'en allait au Ciel, le Chanoine Anglesio se mettait à monter la garde à la Petite Maison; d'autres ont succédé à ce dernier et la Petite Maison de la Divine Providence, bien loin de disparaître, n'a fait que se consolider et s'agrandir; actuellement en 1917 elle compte plus de 7.000 personnes.

. . . . . .

Lorsque cette œuvre était déjà importante, on demandait un jour au Chanoine Cottolengo, pourquoi il continuait à l'appeler la *Petite* Maison? — C'est, répondit-il, par comparaison avec le monde qui est la *Grande* Maison de la Divine Providence.

une mauvaise impression des gardiens de cette sacristie.

» Après la sainte Messe et l'action de grâces, je le conduis avec moi dans un corridor.

» Je lui fais des amitiés et l'assure qu'il n'aura plus à craindre d'être battu; puis je l'interroge.

» — Comment t'appelles-tu?

» — Barthélemy Garelli.

» — D'où es-tu?

» — D'Asti.

» — Est-ce que tu as encore ton père?

» — Non, il est mort.

» — Et ta mère?

» — Elle est morte, elle aussi.

» — Quel âge as-tu?

» — Seize ans.

» — Sais-tu lire et écrire?

» — Je ne sais rien.

» — As-tu fait ta première Communion?

» — Pas encore.

» — Est-ce que tu t'es confessé quelquefois?

» — Oui, mais quand j'étais petit.

» — Est-ce que tu vas au Catéchisme?

» — Je n'ose pas.

» — Pourquoi?

» — Parce que mes camarades plus petits savent leur catéchisme, et moi qui suis si grand, je n'en sais pas un mot: aussi ai-je honte d'y aller.

» — Mais si je te faisais le catéchisme pour toi tout seul, est-ce que tu viendrais?

» — Oh! oui, bien volontiers.

» — Voudrais-tu revenir ici?

» — Oui, pourvu qu'on ne me donne plus des coups de bâton.

» — Oh! quant à cela, sois sûr qu'il n'y aura plus personne pour te faire du mal; tu seras mon ami, tu n'auras affaire qu'avec moi, et avec personne autre. Quand veux-tu que nous commencions notre catéchisme?

» — Quand vous voudrez.

» — Ce soir, par exemple?

» — Oui, ce soir.

» — Voudrais-tu maintenant?

» — Oui et avec grand plaisir... ».

Le Vénérable se met alors à genoux et avant de donner la leçon, il récite un *Ave Maria* pour demander à la Ste Vierge la grâce de sauver cette âme; et combien ce *Je vous salue* uni à une intention droite a été fécond en heureux résultats!

Ensuite, il se lève et fait le signe de la croix pour commencer; mais le nouvel élève ne le fait pas; il n'en savait ni la manière ni la formule. Aussi la première leçon fut de lui montrer « la manière de faire le signe de la croix, de lui faire connaître le Dieu qui nous a créés et la fin pour laquelle il nous a créés ». Au bout d'une demi-heure, il le congédiait amicalement, après lui avoir promis de lui apprendre à servir la Messe et lui avoir donné une médaille de la Ste Vierge: il lui faisait aussi promettre de revenir le dimanche suivant.

Telle est l'origine des Patronages de Don Bosco. Dans plusieurs relations envoyées à Rome en 1864, pour obtenir l'approbation de sa Pieuse Société, il écrivait que « l'Œuvre des Oratoires » avait débuté en 1841 « par un simple catéchisme qui se faisait les jours de fête en l'église S. François d'Assise » (1).

CHAPITRE II

Le premier bataillon.

La dimanche 12 décembre — Un premier cantique à la Ste Vierge — Comment on tenait les réunions — Les premiers bienfaiteurs — Affection de Don Bosco envers ses enfants et comment il est payé de retour — Une correction prudente — Attachement qu'il inspire aux jeunes détenus — « L'efficacité de la parole » — Progrès de Don Bosco dans l'étude de la Morale — La retraite à St Ignace — Vacances à Châteauneuf — Autorisation provisoire de confesser — Il seconde le Curé de Cinzano — Comment il s'industrie à rendre intéressantes les réunions du dimanche — Premiers essais de l'école de chant — Le Chanoine Nasi — Le premier triomphe des musiciens de Don Bosco.

Le Dimanche suivant, 12 Décembre 1841, on pouvait voir une scène charmante. Six pauvres petits mal accoutrés, que Garelli avait amenés avec lui et auxquels s'en étaient joints deux autres recommandés par Don Cafasso, assistaient tout attentifs à la leçon du nouvel apôtre de la jeunesse, qui leur apprenait le chemin du

(1) Dans la sacristie de S. François d'Assise, — église qui se trouve rue Genova à Turin, — le 8 décembre 1891, on a inauguré en présence de Mgr Leto évêque titulaire de Samarie une plaque commémorative portant cette inscription:

Ici — le 8 décembre 1841 *— jour dédié à l'Immaculée Conception — le prêtre* JEAN BOSCO *— débutait dans sa mission de charité — en faveur de la jeunesse. — L'Union Catholique Ouvrière de Turin — au cinquantième anniversaire — a placé cette pierre — pour en perpétuer le souvenir.*

Barthélemy Garelli qui a été, pouvons-nous dire la pierre fondamentale de l'œuvre des Patronages, ne cessa d'être un disciple affectionné de Don Bosco; le Chanoine Anfossi et d'autres ont assuré l'avoir vu venir à l'Oratoire, encore après l'année 1855.

Ciel. Les premières réunions se tinrent à côté de la sacristie, dans un petit appartement au milieu duquel était une vigne qui allait sortir par un trou pratiqué dans le plafond, puis développait ses sarments sur les toits où elle donnait son raisin. C'est autour de cette vigne, nous dit Don Giacomelli, que le Vénérable accueillait pour leur faire le catéchisme le premier groupe de ses petits amis (1).

Un ou deux Dimanches après, Don Bosco traversait l'église pendant le sermon pour se rendre à la sacristie. Il voit sur le marche-pied d'une chapelle latérale quelques petits manœuvres qui dorment. Il leur demande à voix basse :

— Pourquoi dormez-vous ?

— Nous ne comprenons rien au sermon.

— Venez avec moi !

Il les conduit à la sacristie et les invite à se joindre aux autres enfants du catéchisme. Parmi ces nouvelles recrues il y avait Charles Buzzetti (2) Germano, Gariboldo.

Ainsi, de semaine en semaine s'accroissait le nombre des disciples, et Don Bosco leur recommandait d'amener le plus qu'ils pourraient de camarades.

Cet hiver-là cependant il se borna à s'occuper plus particulièrement de plusieurs des plus âgés qui étaient étrangers à Turin et avaient plus besoin que d'autres d'enseignement religieux : ils étaient presque tous des aides-maçons originaires de Biella ou de Milan. A la Noel, quelques-uns faisaient la Sainte Communion ; la joie qui rayonnait sur leur front rejaillissait sur le cœur de Don Bosco, toujours heureux de ce qui faisait le bonheur de ses chers élèves. Le sacristain lui-même n'élevait plus aucune objection; bien plus, captivé par l'affabilité et la douceur inaltérables de Don Bosco, il se rendait compte du bien qui allait s'opérant. En 1891, nous l'avons entendu ce bon vieux en parler encore avec enthousiasme.

Don Bosco s'appliquait sans doute par dessus tout à grouper autour de lui les enfants et les adolescents exposés à plus de périls et moins instruits en fait de religion ; il montrait même quelque préférence pour les jeunes libérés ; mais en même temps, il savait s'en attacher d'autres de condition plus aisée, instruits et bien élevés qui acceptaient bientôt de devenir ses auxiliaires pour veiller au bon ordre et à la discipline, pour faire quelque lecture édifiante et chanter des cantiques; de sorte que les réunions du Dimanche devenaient de plus en plus utiles et agréables. Don Bosco s'était aperçu que sans le chant, les lectures attrayantes et quelques autres distractions, ces réunions seraient comme un corps sans vie. Ainsi en 1842, le jour de la Purification, il y avait déjà une vingtaine de belles voix qui faisaient résonner les salles de réunion de cantiques en l'honneur de la Sainte Vierge ; on chantait pour la première fois le cantique : *Célébrons Marie*, etc. Le jour de l'Annonciation, il y avait déjà plus de trente enfants ; et en l'honneur de leur Mère Céleste ils firent tous la Sainte Communion : le soir, comme l'appartement était trop petit pour leur nombre, on se réunissait dans le petit Oratoire de S. Bonaventure qui était à côté, et quelques semaines plus tard on atteignait déjà la cinquantaine.

Voici comment se tenaient ces réunions : chaque Dimanche ou jour de fête, le matin on facilitait à chacun le moyen de s'approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; le soir, il y avait un peu de lecture spirituelle ; on chantait un cantique ; puis venait la leçon de catéchisme qui se terminait par le récit de quelque trait intéressant ; enfin c'était la distribution ou le tirage au sort de quelque bagatelle.

Dès cette époque il y eut chaque mois un Dimanche où l'on communiait tous ensemble. Cette cérémonie qui prit le nom de *Retraite mensuelle de la Bonne Mort*, Don Bosco avait toujours soin de l'annoncer l'avance en quelques paroles bien cordiales ; Don Guala et Don Cafasso se prêtaient volontiers à entendre les confessions. Ces réunions d'enfants leur étaient fort à cœur et ils ne lésinaient pas pour procurer des feuillets de propagande, des livres, des médailles et même des provisions de bouche ou des vêtements.

Lorsque Don Bosco avait à s'absenter, ils le faisaient remplacer par quelque autre prêtre de la maison, et souvent c'était eux-mêmes qui allaient faire le catéchisme.

Mais l'apôtre de ces pauvres enfants, c'était toujours Don Bosco. Ses manières affables étaient tout à l'opposé de la sévérité qu'on avait affectée jusque-là; il se sentait appelé, destiné à se dévouer aux enfants sans appui, sans soutien. Tous ceux qu'il voyait vagabonder au hasard sur les places publiques et dans les rues, il les invitait à son catéchisme ; il allait même les chercher dans leurs ateliers. Venait-il à apprendre que quelqu'un de ses petits amis était sans place ou auprès d'un mauvais patron, il se mettait en quatre pour lui trouver du travail chez un patron honnête et bon chrétien. Cela ne lui suffisait pas encore ; il allait presque tous les jours leur rendre visite à l'atelier ou à l'usine ; ses paroles aimables, ses marques d'affection lui gagnaient toujours davantage leur cœur, et il les laissait sous l'impression de la joie la plus vive. De telles visites étaient également fort agréées des patrons qui étaient bien aises d'avoir

(1) Cet appartement n'existe plus aujourd'hui. Il occupait avec un autre détruit également, l'emplacement de la chapelle actuelle de S. Bonaventure.

(2) L'auteur a cru devoir donner ces noms, parce que Buzzetti sera plus tard une des pierres angulaires de l'Oratoire.

chez eux des employés si bien suivis et que le sentiment religieux rendait de plus en plus fidèles et ponctuels au travail ; et les enfants lui devenaient si affectionnés que sa rencontre était pour eux une véritable fête.

Un jour, il croisa près de la Mairie un de ses enfants qui venait de faire emplette et tenait en mains, entre autres choses, un verre plein de vinaigre et une bouteille d'huile. A l'instant le petit se met à crier : Vive Don Bosco ! — Le Vénérable lui dit pour plaisanter : Voyons, pourrais-tu faire comme moi ? Et il se met à battre des mains. Le petit, que la joie mettait hors de lui, passe la bouteille sous le bras et crie de nouveau : Vive Don Bosco ! Il veut même battre des mains ; mais la bouteille et le verre tombent et se cassent. Le voilà alors tout abasourdi ; et il se met à pleurer, car la maman va lui donner une volée.

— Le mal n'est pas si grand, lui dit Don Bosco ; viens, nous allons arranger ça.

Et il le conduit encore tout en larmes dans un magasin ; il raconte l'aventure à la marchande et la prie de remplacer ce que le petit a perdu.

— Voilà qui est fait, dit-elle bientôt, toute ravie de la bonté du jeune prêtre, puis elle ajoute : Et vous, qui êtes-vous donc ?

— Je m'appelle Don Bosco... quel est le compte ?

— Vingt-deux sous ; mais c'est déjà payé !

Il s'était affectionné de la même manière les autres jeunes gens qu'il avait formés au rôle de catéchistes. Comme c'étaient des étudiants, il leur donnait en retour quelques répétitions, leur expliquait les passages les plus difficiles de leurs auteurs ; il corrigeait leurs devoirs de façon à ce qu'ils se rendent bien compte de leurs fautes. Ces jeunes gens venaient souvent le voir pendant la semaine, tout comme le petits ouvriers ; il y en avait même qui lui amenaient leurs familles. Ainsi l'action bienfaisante du serviteur de Dieu rayonnait de plus en plus au dehors de l'Institut ecclésiastique.

Il y avait entre autres la famille Verniano qui à l'occasion de leur fils Emile s'était affectionnée à lui. Le Jeudi, c'était tantôt le père qui venait avec son fils le demander au parloir, tantôt la mère avec ses filles. Ils étaient avides de sa parole ; mais le serviteur de Dieu ne pouvait approuver la vanité avec laquelle les jeunes filles se costumaient.

Les plus petites paraissaient mériter indulgence; mais les plus grandes étaient moins excusables ; il ne voulait cependant pas donner d'avertissement qui eût l'air d'un reproche amer, soit parce que telle était la mode, soit parce que c'était de bien braves gens qui ne songeaient pas à mal en agissant de la sorte. Il attendit donc le moment favorable.

Un jour, toute la famille était venue lui rendre visite. Il causait avec eux et avait devant lui une des plus petites qui était tout yeux et tout oreilles à l'entendre. Tout d'un coup le Vénérable s'adresse directement à elle.

— Je voudrais te demander une explication.

— Demandez toujours, lui répond l'enfant qui n'en peut plus de la joie.

— Eh bien, dis-moi pourquoi tu méprises tes bras?

— Moi ! les mépriser. Non pas !

— Et pourtant, je crois avoir raison.

— C'est bien le contraire, dit alors leur mère. Si vous saviez ; j'ai toujours à lui faire des reproches pour sa vanité. Elle ne les a jamais assez bien lavés, et quand je crois que c'est fini, elle veut encore les parfumer avec des eaux de senteur.

— Et pourtant, continua le Vénérable, en s'adressant toujours à l'enfant, je te dis que tu méprises tes bras.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'à ta mort, j'espère bien que tu iras en Paradis ; mais tes bras seront jetés dans le feu pour y brûler. Et n'est-ce pas là les mépriser ?

— Mais je ne fais rien de mal ; je ne veux pas aller en enfer.

— Cependant, il faut en prendre son parti : c'est comme ça ; il y aura tout au moins le purgatoire, et qui sait pour combien de temps !

— Mais cette remarque est aussi pour moi, dit alors une des plus grandes toute rougissante ; bien plus, je suis même décolletée !

— Alors les flammes iront des bras jusqu'au cou et l'entoureront.

— J'ai compris, reprit alors la mère ; oui, j'ai compris ! C'est à moi de mettre ordre à tout cela ; et je vous remercie, cher Don Bosco, de l'avertissement que vous nous donnez.

Dans les prisons, il exerçait un apostolat non moins fructueux. Tout d'abord, il avait éprouvé une certaine répulsion à entrer dans ces réduits humides, malsains. L'aspect des détenus, l'idée de se trouver au milieu d'individus coupables de vol et d'assassinat lui causait une vive appréhension. Mais il sut se donner du courage au souvenir de ces paroles de l'Evangile : *In carcere eram et visitastis me* (1). Mais ce qui, dans ce séjour d'ignominie, causa la peine la plus vive à son cœur si sensible, ce fut d'y voir tant de pauvres enfants que la société était obligée d'y enfermer comme des êtres malfaisants, sans avoir su faire davantage pour eux. Et dire encore que leur nombre allait croissant. Don Bosco, sans laisser paraître ce qu'il souffre, les aborde avec une douceur affectueuse, et parvient en

(1) J'étais en prison et vous m'avez visité. Math. XXV, 36

peu de temps à acquérir sur eux un ascendant irrésistible.

« Je me mis, écrit-il, à leur exposer ce qu'est la dignité humaine, à leur expliquer qu'une créature raisonnable doit pourvoir à ses besoins par le travail et non point par le vol ; je fis briller à leurs yeux le principe moral de la religion; ils en éprouvaient alors un contentement dont ils ne savaient se rendre compte, mais qui les déterminait à devenir meilleurs. Et de fait, il y en eut bon nombre qui changèrent de conduite même dans la prison ; et pas mal d'autres après leur sortie savaient se conduire de façon à ne plus se faire incarcérer, et cela tout simplement parce qu'ils n'étaient plus livrés à eux-mêmes ».

Nous voyons que la grâce qu'il avait demandée à Dieu lors de sa première Messe, que sa parole fût partout et toujours efficace, lui avait été largement accordée. Il était à l'Institut depuis à peine quelques mois, lorsque Don Cinzano demandait à Don Cafasso s'il n'avait pas remarqué un don tout particulier de la parole chez le jeune prêtre du Châteauneuf. Don Cafasso répondait qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de s'en rendre compte.

— Eh bien, reprit Don Cinzano, si vous voulez en avoir une idée, envoyez-le à l'improviste prêcher une neuvaine ou un Carême.

Don Cafasso y consent ; et comme il avait justement besoin d'envoyer un prêtre à l'Hospice de Charité, pour prêcher une neuvaine, il s'adressa à Don Bosco, qu'il n'avertit que la veille au soir. Le Serviteur de Dieu accepte ; or, cette neuvaine était encore en cours, lorsque Don Cinzano et Don Cafasso se rencontraient de nouveau.

— Eh bien, demande Don Cinzano, avez-vous mis Don Bosco à l'épreuve ? Vous avais-je dit vrai au sujet de son talent de prédicateur ?

— Oui, répond Don Cafasso ; je l'ai envoyé prêcher une neuvaine à l'Hospice de Charité, sans lui avoir donné le temps de se préparer. Je l'ai entendu ce matin, et à ma demande s'il avait encore de la matière pour d'autres instructions, il m'a répondu que oui.

Don Bosco achevait cette neuvaine, à l'étonnement de Don Cafasso et de tous ceux qui savaient que ces sermons ne pouvaient qu'être improvisés, étant donné qu'on s'était pieusement entendu pour le surprendre (1).

(1) Le Vénérable avait déjà écrit à cette époque un certain nombre de sermons sur la Ste Vierge et les panégyriques de plusieurs saints ; mais il n'avait pas encore rédigé d'instructions sur les matières du dogme et de la morale. Aussi pour éviter d'être de nouveau pris à l'improviste, et pour rendre sa parole plus efficace, il se mit cette année même à préparer ses cours de prédication. Nous avons les manuscrits suivants qui sont jalousement conservés; ils portent la date du jour où il furent terminés:

Tandis qu'il s'appliquait avec tant de zèle à ces œuvres de charité, il suivait avec non moins d'application le cours de morale de l'Institut.

Il avait un désir extrême de devenir un bon directeur de conscience au saint tribunal et d'attirer tout le monde à l'amour de Jésus-Christ ; aussi s'appliqua-t-il sans relâche à l'étude de la morale pratique ; il s'y distingua même entre tous ses collègues. Il suivait avec la plus grande attention toutes les leçons de Don Guala et de Don Cafasso, et il faisait son profit de leurs moindres avis, avec cette pénétration d'esprit qu'il fit paraître plus tard dans l'accomplissement de tant d'œuvres grandioses. On peut bien dire que l'esprit, la science et la pratique du Vén. Cafasso passèrent entièrement en lui : c'était la même charité à accueillir les pénitents, la même précision dans les interrogations, la même prompte décision à résoudre les cas qui se présentaient ; en quelques minutes il avait éclairé les consciences les plus embrouillées ; ses quelques mots d'exhortation au repentir après la confession, allaient au cœur et laissaient une impression durable. Ceux qui ont eu le bonheur de se confesser à lui, ne fût-ce qu'une fois, ont admiré l'onction et la vertu de ses conseils.

A la clôture du cours 1841-1842, fin Juin 1842, il allait faire une retraite auprès d'un sanctuaire élevé non loin de Turin, sur un monticule (1) qui domine Lanzo. Ce sanctuaire est dédié à S. Ignace de Loyola.

Après cette retraite, Don Bosco se remettait avec un zèle toujours plus ardent, à s'occuper de ses chers petits. Il s'ensuivit une prostration de forces telle que Don Cafasso l'envoyait à Châteauneuf respirer l'air natal : quant aux enfants, Don Guala et lui s'en chargeaient.

(*A suivre*)

Introduction à la retraite, 2 avril 1842 — *Le péché mortel*, 17 avril 1842 — *La mort du pécheur*, 1er juillet 1842 — *Avec la mort le temps finit et l'éternité commence*, 12 juillet 1842 — *La miséricorde de Dieu*, 20 juillet 1842 — *Les deux étendards*, 23 juillet 1842 — *Institution de la divine Eucharistie*, 12 août — *La communion fréquente*, 22 août 1842.

Nous avons encore beaucoup d'autres sermons, mais sans date; de cette année-là nous en avons encore un sur la *Visitation* avec en marge cette note : *le 9 juin 1842, dans la Maison des Orphelines.*

(1) Les Pères Jésuites n'avaient construit de sanctuaire sur ce mont qu'en 1677; mais dès le XVIe siècle leur saint fondateur y était vénéré par les populations des environs, à cause d'une apparition dont ils les avait favorisés après un vœu. En 1774, le sanctuaire était fermé par suite de l'expulsion des Jésuites; mais en 1804, Don Guala commençait à gravir la sainte colline avec quelques ecclésiastiques pour une courte retraite. En 1808, il ouvrit également cette retraite aux laïques, Et depuis, sauf quelques courtes interruptions, chaque année des retraites nombreuses sont données en cet endroit, aux prêtres et aux laïques.

NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO

MATTO GROSSO (Brésil)

Un voyage d'exploration de 450 kilomètres le long du Rio das Mortes.

LETTRE DE DON ANTOINE COLBACCHINI.

Colonie du Sacré Cœur, 10 août 1916.

Vénéré Père,

...Le territoire de la Prélature de S. G. Mgr Malan est traversé au Nord par l'imposant fleuve du *Rio das Mortes* dont le cours est encore fort peu connu, surtout en ce qui concerne son passage sur les plateaux. Ce cours d'eau pourra être plus tard d'une grande importance pour la région, car il constitue la principale voie de communication, et il pourra faciliter l'évangélisation des tribus sauvages campées le long de ses rives. Mais pour cela il faut d'abord bien connaître le fleuve lui-même, savoir exactement jusqu'à quel point il est navigable, déterminer en quel endroit et sur quelle étendue il cesse de l'être à cause des cascades, et jusqu'à quel point enfin celles-ci pourront être un obstacle à la navigation.

Un autre but tout aussi important, c'était de revoir l'ancien campement de nos Bororos, et de s'assurer si cet endroit ou ses alentours avaient été occupés par d'autres tribus, comme il y avait de fortes raisons de le craindre, étant donné que chaque année nous avions des visites d'Indiens inconnus qui descendent du Nord. Ces visites ne nous ont jamais causé beaucoup de plaisir ; car nous avons vu nos plantations en partie dévastées et plusieurs de nos Bororos traîtreusement assaillis par les mystérieux visiteurs.

C'est dans le but de tirer ces choses-là au clair que nous sommes partis en excursion avec le dessein d'explorer aussi la rive gauche du fleuve.

LE DÉPART.

Nous n'étions pas très nombreux à composer la caravane. Il y avait seulement Don Albisetti et moi, avec cinq Indiens qui devaient nous servir de guides et avoir le soin des bêtes de charge, ainsi que de nos approvisionnements.

Nous partons accompagnés des souhaits mille fois répétés de nos confrères; bientôt la Colonie disparaît et nous entrons dans la série ininterrompue des ondulations du plateau. Nous ne pouvions alors nous empêcher de penser : Qui l'aurait dit, il y a quinze ans, que deux Missionnaires passeraient en ces endroits où il était alors dangereux de venir même bien armé, et qu'ils seraient justement sous la conduite de cinq Bororos, de ces terribles Indiens qui avaient fait tant de victimes et versé tant de sang, qui avaient même tramé la mort des Missionnaires ?

C'était la première fois qu'on faisait cette sorte d'expérience, et que nous nous remettions en quelque manière corps et biens à leur discrétion, puisqu'ils étaient armés non seulement de flèches, mais encore de bonnes carabines dont ils savent admirablement bien se servir.

EN AMONT D'UN AFFLUENT.

Nous arrivions le lendemain au fleuve S. Marc, dont j'ai découvert l'embouchure et que j'ai exploré dans notre premier voyage vers le *Rio das Mortes*. On craignait que la traversée ne présente quelque difficulté, mais cette crainte était vaine : et nous pouvions le passer à gué, tout en restant à cheval, et ensuite nous remontions son cours jusqu'à la source.

Cette belle vallée m'a produit l'impression des premiers contreforts des Alpes. Les eaux d'un beau bleu tantôt coulent encaissées entre deux murs cyclopéens, tantôt bouillonnent au milieu de blocs énormes, tantôt courent tranquilles au milieu d'une luxuriante végétation et réfléchissent dans leurs eaux les cimes qui parfois se trouvent à peine à quelques dizaines de mètres de leur rives.

Pendant deux jours environ, nous remontons toute la vallée jusqu'aux sources du fleuve.

CE QU'EST AU BRÉSIL LA SOURCE D'UN FLEUVE.

Ce mot de source est d'ordinaire associé à l'idée d'une claire fontaine d'eau limpide et fraîche... Dans les régions équatoriales, il en va autrement. Les grands fleuves qui descendent de ce plateau pour aller, après quelque mille

kilomètres, porter leurs eaux en tribut soit aux *Amazones* vers le Nord, soit au Paraguay dans le Sud, ces grands fleuves ont un point de départ très curieux.

Dès qu'on est sorti du milieu des arbres rachitiques et rabougris des plateaux, on se trouve tout d'un coup au sein d'une végétation herbacée très fournie d'une étendue plus ou moins considérable ; vers le milieu, dans la partie la plus basse, se dessine une longue traînée d'une végétation très dense et des plus luxuriantes, avec de grands arbres qui élèvent au ciel leurs orgueilleuses coupoles. On y rencontre toujours le palmier *burity*, variété du *Mauritia vinifera*, qui atteint jusqu'à 30 mètres de hauteur ; il est couronné d'un immense bouquet de feuilles à éventail, longues de 4 à 6 mètres. Il doit son nom de *vinifera* à cette particularité que si vous faites une entaille dans le tronc, il en sort un liquide qui rappelle quelque peu notre vin rouge.

Parfois la végétation qui entoure ces sources est uniquement composée de palmiers, et c'est un beau spectacle de voir ces colonnes élancer au ciel leur superbe chapiteau de feuillage d'où pendent des grappes de noix. Sous ces rangées de palmiers, le terrain est d'abord simplement humide, puis l'humidité augmente et fait place à un terrain fangeux ; un peu plus loin c'est déjà un ruisseau d'eau bourbeuse, lequel, grossi d'autres ruisseaux comme lui, devient enfin un torrent et un fleuve.

Curieux phénomènes d'érosions.

Après avoir remonté la vallée qui va du nord-est au nord-ouest, on en descend une autre, à l'aspect étrange. Nous sommes transportés au milieu de rochers qui éveillent les idées les plus fantastiques. C'était comme une rangée de châteaux-forts avec leurs murailles et leurs créneaux entre lesquels il semblait même voir des gens. L'illusion était complète. Le phénomène de l'érosion, vu ainsi de bas en haut, faisait, pour ainsi dire, surgir des pyramides tronquées, renversées, souvent surmontées de grosses pierres arrondies qui, à distance, ressemblaient à des êtres humains. Mon confrère me dit en effet : Voyez donc, là-haut, ces trois frères sous une ombrelle. C'était trois pointes de rochers juxtaposées, surmontées des branchages d'un arbre. Il y avait à s'y méprendre. Un peu plus loin un autre rocher, au sommet d'une colonne, nous faisait l'effet d'une soupière de Brobdignac, avec ses deux anses. Il nous fut donné de contempler des jeux d'équilibre des plus hardis, tandis que nous nous demandions si on pouvait en toute sécurité s'aventurer là-dessous. Il n'y avait que nos Indiens pour nous sortir de ce labyrinthe. Ils nous firent grimper ainsi que nos montures sur l'escarpement d'un des plus beaux châteaux-forts, et ensuite du haut des tours démantelées nous avons pu nous rassasier encore mieux du spectacle de ce séjour de fées.

Une heureuse chasse.

Nos guides prenaient un médiocre intérêt à ce que nous admirions, et nous-mêmes nous n'eûmes pas longtemps à en jouir. Une fois descendus dans la vallée, les Indiens déclarent qu'ils sont fatigués et qu'il convient de s'arrêter près d'un ruisseau qui est là afin d'y passer la nuit. Leur proposition est acceptée, d'autant plus volontiers qu'il était tard et que nous aussi nous avions besoin de repos. On était en train de décharger les mules lorsqu'on entend le coup de sifflet d'un Indien demeuré en arrière. Les quatre autres détalent aussitôt et courent le rejoindre munis d'arcs, de flèches et de fusils. Nous nous regardons, Don Albisetti et moi, comme pour nous dire : Alors quoi ? Nous achevons de décharger les animaux que nous laissons aller en liberté.

Tandis que mon confrère cherchait du bois sec pour le feu de la nuit, j'examine où et comment on pourrait dresser la tente; mais je n'en vois pas le moyen. Il n'y avait que du rocher à peine recouvert d'un peu de terreau, et cette nuit-là il faudrait se passer de tente. Le mal n'était pas grand, après tout. Lui et moi, nous prenons chacun une des peaux qui servaient à couvrir le chargement et nous voyons qu'en nous y enroulant il nous serait aisé de nous garantir de l'abondante rosée nocturne.

Nous venions de nous préparer cette tente d'un nouveau genre, quand nous entendons les cris de nos Indiens, et c'étaient des cris de triomphe pour le gibier capturé. Ils nous arrivent en effet avec trois porcs sauvages qu'ils se mettent à dépecer sans retard près d'un grand feu qui projette ses lueurs fantastiques sur la vallée. Ce genre de sangliers vaut à peu près autant que le porc domestique, mais il a peu ou point de lard. Il vit en troupes nombreuses, et les Indiens lui font une chasse sans merci, car ils sont très friands de sa chair.

A la chute Pie X.

C'était le quatrième jour de notre voyage, et nous entendions déjà le fracas de la grande chute Pie X dont j'ai, dans une lettre précédente, donné la description (1). A mesure que nous approchions, le fracas devenait plus distinct, et nous entendions enfin le bruit sourd de la chute. Je me mets sans retard à la recherche de la Croix que j'avais érigée sur ses abords, il y a quatre ans, et je la retrouve en effet dominant toujours la grande chute. Une plante grim-

(1) Voir le *Bulletin* de Juin 1914.

pante s'était enroulée autour et l'enguirlandait d'un vert d'émeraude et de ses belles fleurs.

C'est au pied du signe rédempteur que nous nous sommes agenouillés au coucher du soleil pour réciter notre chapelet, et nous avons prié avec autant de douce émotion que si nous nous étions trouvés sous les voûtes du temple le plus somptueux.

Aux dernières lueurs d'un mélancolique crépuscule, et au milieu de ce fracas des eaux, nous nous transportions par la pensée vers les terres ensanglantées d'Europé... et nous avons prié pour le retour de la paix.

Un coup de sifflet interrompit nos méditations et nous avertit que le souper est prêt. Nous allons donc prendre notre part de ce que la forêt avait fourni ; puis après être remontés vers la grande croix pour faire notre prière du soir, nous allons nous envelopper dans la peau que nous avons préparée pour la nuit.

Un plateau intéressant.

Le lendemain nous reprenons de bonne heure notre course, en repliant un peu vers l'intérieur ; nous remontons la *sierra* pour éviter une grande courbe du fleuve que je connaissais déjà. A mon avis, les géographes même les plus experts, auraient peine à faire avec exactitude le relevé de cette zone. C'est une succession désordonnée de hauteurs et de vallées. Quand on croit pouvoir avancer dans un vallon qui s'élargit, on se trouve tout à coup dans un cul de sac. On pense atteindre un plateau, et on se voit au contraire en présence d'une forte dépression de terrain qui oblige à rebrousser chemin. Nos guides eux-mêmes ne retrouvaient plus leur route, et ils nous firent monter et descendre toute la journée à travers les rochers, traînant après eux les pauvres montures qui n'entendaient rien à l'alpinisme. Il est juste de dire que comme compensation pour cette mauvaise journée, nous avons fait une découverte qui aurait fait la joie des géologues. Sur ces sommets nous avons rencontré, au milieu de cailloux blancs de quartz, d'autres cailloux rouges arénacés et d'autres encore d'une teinte plus ou moins sombre, légers, ressemblant à la lave; il y en avait, enfin, de lourds qui brillaient d'un noir de jais. Nous en avons pris un pour l'examiner, et nous y avons trouvé des empreintes fossiles très nettes. Sur d'autres encore même constatation. Mais il fallut limiter nos recherches, parce que les Indiens, pressés de sortir de ce dédale, étaient déjà descendus dans la vallée qui devait nous conduire sur la bonne route. Nous avons eu beau chercher ensuite, nous n'avons plus rencontré de ces pierres noires, brillantes, pesantes comme le fer et marquées d'empreintes de coquillages.

Le bon cœur des Indiens.

Une fois auprès de nos guides nous hâtons le pas pour regagner un peu de temps; et nous voici bientôt devant un cours d'eau peu profond sans doute, mais dont le lit est semé de larges fossés, ce qui en rend difficile la traversée. Deux Indiens descendent de cheval et font lentement passer leurs animaux en les tenant par la bride; pendant ce temps nous nous préparions à descendre dans l'eau. Mais ils ne le veulent pas et s'offrent d'eux-mêmes à nous transborder sur leurs épaules. Ils insistent tant que je me laisse faire ; Don Albisetti, par peur d'un bain forcé, préfère cette fois passer à gué; mais dans la suite ayant vu que la première expérience m'avait réussi, il accepte les offres obligeantes des *Bororos*. Mais si tout alla bien pour nous, il n'en fut pas de même des bêtes de somme ; deux d'entre elles faisaient une chute dans l'eau. On veut aussitôt se rendre compte du dommage et l'on constate que l'autel portatif et les ornements sacerdotaux sont trempés, que les hosties ne peuvent plus servir et qu'il va nous être impossible de dire la messe. Le peu de provisions que nous avions dut aussi être consommé presque aussitôt.

Un des guides s'aperçoit de notre préoccupation, et il nous dit avec beaucoup de gentillesse :

— Ne craignez rien, allez ; nous n'allons pas manquer du nécessaire ; vous n'aurez pas à souffrir de la faim. Nous allons arriver près de notre ancien campement, et vous verrez le poisson qu'il y a et que d'autres choses !

— Oui, oui, ajoutent les autres en chœur, soyez sans crainte ; allons de l'avant.

Nous continuons donc à avancer, à la garde de Dieu, et de nos bons sauvages, dont nous avons pu admirer encore maintes fois la bonne volonté et même l'abnégation. Quand nous arrivions à une halte, ils s'arrangeaient pour que nous n'ayons rien à faire ; ils s'occupaient des animaux, dressaient les tentes, faisaient eux-mêmes la cuisine. Le repas, une fois prêt, ils venaient nous le dire ; et jamais ils ne se servaient avant nous, ni même avant d'en être priés. Le matin, ils se mettaient en quête de nos bêtes, et après une brève réfection, ils se remettaient en marche. Nous ne les aurions jamais supposés si délicats : nous en étions étonnés et ravis.

Une nuit que nous étions campés sur la rive du *Rio das Mortes*, ils viennent nous réveiller pour nous montrer leur pêche. Nous sortons de la petite fosse que nous nous étions creusée dans le sable, afin de mieux nous garantir du froid, et nous les suivons. Ils avaient pris des poissons tout à fait prodigieux. Il y en avait un surtout

qui attirait tous les regards, c'était un géant de son espèce, et un autre était remarquable par deux longues dents à la mâchoire inférieure.

Après leur avoir fait nos compliments, nous retournons nous reposer ; mais eux travaillèrent toute la nuit. Le matin, plus gais que d'habitude, ils nous conduisent à leur table, je veux dire auprès du gril sur lequel sont les poissons tout fumants.

— Tu vois, Père, me disent-ils, aujourd'hui, il n'y a pas que du *palmito* (1) cuit à l'eau ; sers-toi, tu le vois, les vivres sont abondants.

Ce copieux repas fut une véritable fortune, car la journée allait être des plus rudes ; il fallut s'ouvrir passage à travers diverses forêts vierges qui formaient la plus belle ceinture à ces rivages du fleuve autrefois habités par eux. Mais ils y allaient vivement du couteau et de la hâche. A l'issue de la forêt, nous voilà dans une plaine ouverte où plusieurs jours auparavant on avait fait du feu ; l'herbe renaissait à peine. Qui donc avait allumé ces feux ? Des civilisés ? Ce n'était guère croyable. C'était donc des Indiens, et nous eûmes bientôt reconnu leurs traces. Mais quels Indiens était-ce ? Etait-ce par hasard ceux qui chaque année s'aventurent jusque vers la Colonie pour commettre des déprédations ? Nos hommes n'ont garde alors de s'écarter l'un de l'autre, et ils disent :

— Qu'ils viennent donc ! en voilà du temps que nous désirons faire leur connaissance !

Mauvais compagnons de route.

On laisse la pleine campagne et on rentre dans la forêt, en longeant à quelque distance le fleuve qui, de temps à autre, faisait entendre le fracas de ses eaux, signe évident que nous étions encore dans la région des cascades. Parfois, quand le bruit par sa violence nous faisait supposer que nous étions près d'une grande chute, nous allions voir de plus près, afin de nous rendre compte jusqu'à quel point la navigation y trouverait obstacle. La nuit, nos hommes se sont remis à la pêche, mais avec peu de chance ; de sorte qu'il fallut, pour le déjeuner, se contenter de café noir, — deux jours avant, le sucre était resté dans le fleuve — et d'un peu de viande de tortue bouillie et de *palmito*.

Après ce maigre festin on va de l'avant comme les autres jours jusqu'au soir, en grignotant de temps à autre encore un peu de *palmito* cru ou quelque fruit de la forêt. Le pire est que la nuit d'avant n'avait pas été des meilleures, parce qu'en traversant la forêt nous avions été assaillis par divers insectes et, entre autres, par le nommé *culex penetrans* qui est une puce assez semblable à la puce commune, mais qui présente cette particularité : que la femelle pénètre sous la peau, surtout aux pieds, et occasionne une démangeaison légère d'abord, mais bientôt insupportable au point d'enlever le sommeil et d'obliger le patient à s'armer d'une épingle pour l'extraire. Si on tarde à faire cette opération, l'insecte se manifeste bientôt sous la peau sous forme d'une petite tumeur blanche de la grosseur d'un pois; tout autour, il se produit une inflammation qui devient purulente au bout de six à huit jours. De l'ulcère sort alors le parasite avec ses œufs, ou bien il les laisse dans la plaie qui peut, si elle n'est soignée à temps, avoir de graves conséquences.

Avec de tels amis et si nombreux vous pensez comment on avait dormi !

La dernière cascade.

Nous avons malgré tout repris notre chemin à travers la forêt, sans jamais nous écarter du fleuve dont nous voulions étudier le cours. Les eaux nous paraissaient maintenant plus calmes et couraient dans un vaste lit sur lequel les arbres séculaires du bord étendaient leurs branches. On entendait pourtant dans le lointain un bruit d'eaux tombantes. C'était une petite cascade, toute petite en comparaison de celles que nous avions déjà vues.

Il semblait que les eaux fatiguées désormais aspiraient à la tranquillité. Et de fait, les Indiens nous dirent :

— Cette cascade est la dernière ; plus bas nous n'en connaissons pas d'autre ; le fleuve court calme et tranquille.

— C'est bien, leur dis-je ; mais est-ce que vous le connaissez bien le fleuve ? même là-bas au loin ?

— Oh ! oui ; pas nous précisément, mais plutôt nos pères et nos grand-pères, qui l'ont suivi longtemps et nous ont dit qu'à partir d'ici les eaux sont toujours calmes.

Le second objectif du voyage.

Restait à réaliser la seconde partie de notre programme. Des Indiens dont nous avons parlé plus haut, il n'y avait plus trace, absolument plus. Cependant de l'autre côté du fleuve, on voyait s'élever, au-delà d'une chaîne de collines, de légers nuages de fumée, en même temps qu'un véritable incendie dévorait la forêt un peu plus vers le nord-ouest. Y avait-il là un campement de quelque tribu ? Fallait-il se risquer à passer le fleuve? Nous laissons la décision en suspens : la nuit nous porterait conseil; nous descendons un peu plus bas que la dernière cascade pour fixer notre tente sous les arbres de la rive.

A peine descendu de cheval, j'entends les

(1) *Palmito:* fruit d'un palmier. Il ressemble un artichaut et contient en son milieu une masse farineuse d'une saveur légèrement acidulée.

exclamations de Don Albisetti qui examinait ses habits couverts d'une infinité d'autres parasites, véritables bourreaux des voyageurs. Dans l'espoir de les anéantir tous d'un seul coup, il se jette dans l'eau qui, en cet endroit, était peu profonde ; il ne savait pas que le seul moyen de s'en défaire c'était de faire du feu et beaucoup de fumée. C'est ce qui nous réussit ensuite à lui et à moi. Ces insectes sont de la famille des acarides ; ils sont de couleurs et de dimensions différentes. L'espèce la plus ennuyeuse est toute petite ; ils tombent à l'improviste des arbres et des buissons sur le voyageur et en nombre si considérable qu'ils causent une irritation et une démangeaison insupportables. Ils adhèrent fortement à la peau, et si on ne les enlève, ils y restent jusqu'à ce que, gonflés de sang, ils se laissent d'eux-mêmes tomber à terre. Pour les enlever, surtout ceux qui sont un peu plus gros, il faut user de prudence, de peur qu'ils ne laissent fixé à la peau leur appareil de succion qui pourrait causer pas mal d'ennui.

Faut-il traverser le grand fleuve ?

Avec ces nouveaux amis qui, joints à ceux d'hier forment bien la classe d'insectes la plus insupportable, la nuit se passe, Dieu sait comme, et l'on a tout le temps de songer s'il faut ou non traverser le *Rio das Mortes*. Nos hommes au contraire, tout à la joie de se trouver dans leur paradis terrestre, passent toute la nuit à casser les dures noix de palmes sans avoir la moindre préoccupation, sans même songer à pêcher quelque poisson pour le lendemain. Avec tant de *palmitos* et de noix, à quoi bon se mettre en souci? Le matin, on tient conseil avec eux pour savoir s'il faut ou non faire la traversée : tous sans broncher répondent affirmativement. Mais nous autres qui n'avions pas de barque et ne savions presque pas nager, que pourrions-nous faire ? Cette fois il était impossible de passer sur leurs épaules. Le fleuve large et profond donnait un peu de frisson rien qu'à le regarder... Pour eux, la chose n'offrait pas la moindre difficulté ; ils nous proposaient avec le plus grand calme de nous faire passer sans barque aucune : nous n'avions qu'à nous en remettre à eux. Le plus difficile était donc fait ; on se décide à attendre le lendemain ; pour le moment, nous nous mettons nous deux à explorer le fleuve et les environs, et eux vont en quête de noix. Vers le coucher du soleil, tout le monde était de retour au campement, nous deux morts de fatigue, et eux joyeux et alertes, leurs sacs pleins de noix, disposés à passer encore toute la nuit à les casser. Le souper fut d'un maigre strict : *palmito* et noix.

Un radeau improvisé.

Le lendemain voilà nos hommes qui de bonne heure entassent sur la rive des fagots d'un bois sec estrêmement léger, et le plus âgé d'entre eux préside à la construction d'un radeau.

Il jette trois fagots dans l'eau, puis il en met deux autres à leurs extrémités et deux autres encore transversalement : il y attache deux fortes cannes de bambou qui nous serviront de siège. Pendant ces opérations nous regardions le fleuve large en cet endroit d'environ 200 mètres, comme pour lui demander s'il était prudent de le traverser sur une pareille embarcation.

Quand le chef du chantier nous dit que tout est prêt, nous montons seulement avec le fusil; nous faisons un signe de croix, et nos *Bororos* nous imitent à l'instant. Notre poids suffit pour faire immerger l'embarcation et nous faire avoir de l'eau jusqu'aux genoux. Les Indiens, joyeux, riaient de notre peur :

— Soyez sans crainte, disent-ils ; de la gaîté ! Nous savons bien ce que nous faisons : ayez confiance, rassurez-vous.

Il y avait de fortes raisons de douter; fallait-il les en croire, ou renoncer à notre projet ?...

Mais notre radeau est déjà lancé en avant ; et nos hommes qui nagent à côté décrivent une large diagonale; et on traverse heureusement le fleuve.

Aucun vestige de campement d'Indiens.

C'est à grand peine que nous avançons dans la forêt, et nous atteignons un petit monticule couvert d'une misérable végétation. De là, nous portons le regard vers les feux de la veille qui continuent leur œuvre de destruction ; mais il sont loin, bien loin, et il y aurait encore pour y atteindre une grande étendue de terres montueuses que nos guides ne connaissent pas.

Après un peu de repos auprès d'un torrent, nous reprenons l'exploration de la région ; ça et là il y a quelque trace de passage d'Indiens ; mais c'est chose ancienne, et sans doute il s'agit de sauvages de l'intérieur qui étaient venus là pour pêcher.

Un incident curieux... et critique.

Il nous paraît donc inutile de continuer nos recherches, puisque une chose est déjà certaine, c'est qu'il n'y a pas trace d'Indiens ; d'autre part, nous manquons de moyens d'avancer ; le mieux est donc de revenir à notre radeau. On y remonte donc, et les Indiens, les uns tirant avec une corde, les autres poussant à l'arrière, essaient de nous faire un peu remonter le fleuve pour que le courant ne nous entraîne pas trop bas. La traversée allait son petit train assez

gentiment, quand nos chiens qui étaient demeurés sur l'autre rive nous annoncent par leurs furieux aboiements la présence du gibier. La tentation pour les Indiens est trop forte ! Ils regardent, ils crient... ils ne peuvent plus résister.. En voilà trois qui abandonnent aussitôt le radeau et ils s'enfuient à la nage ; les deux autres qui tiraient avec la corde demeurent un moment indécis ; ils se regardent comme pour se consulter ; puis, voyant le tronc d'un vieil arbre qui émerge au milieu du fleuve, ils ont la géniale idée d'y amarrer le radeau et d'aller aider leurs camarades. Et nous voilà nous deux au beau milieu du *Rio das Mortes* dans l'impossibilité de rejoindre l'autre bord, à cause de la profondeur de l'eau, rivés à notre frêle radeau qui tient à un pieu !

C'est encore là un des incidents poétiques de la vie du missionnaire ! Chez nos hommes s'était réveillée l'humeur sauvage qui, en fait de chasse ou de pêche, va jusqu'à l'héroïsme. Pour nous, les civilisés, un homme est à son affaire quand il remplit son devoir ; pour eux, c'est lorsqu'on est à la chasse ou à la pêche. Ils poursuivent leur gibier jusqu'à épuisement de forces ; ils ne s'inquiètent ni des difficultés ni des dangers. Ainsi, nous avons à la Colonie un Indien à qui il manque un œil : une canne de bambou le lui crevait un jour qu'il courait après une bête sauvage. Vous croyez qu'il s'arrêta pour si peu ? Non certes, il continua à courir jusqu'à ce qu'il eût pris la bête. Rien de plus naturel, par conséquent, pour nos hommes que de nous laisser tremper pendant une heure sur notre gondole... ils étaient à leur affaire.

Nous étions donc là à attendre patiemment et nous plaisantions sur leur compte et sur notre situation. Leur fidélité ne nous laissait aucun doute : ce qui ne veut pas dire que nous fussions complètement rassurés ; car le radeau descendait peu à peu à mesure que le bois s'imbibait davantage. Nous étions déjà assis dans l'eau. Si du moins le gibier s'était laissé prendre de suite, mais non, il leur échappe et se jette à l'eau. L'un d'eux se met à nager furieusement à sa poursuite, tandis que les autres quatre viennent tranquillement à nous. Ils désammarrent le radeau et reprennent la traversée. Mais les pauvres étaient à bout de forces, le courant nous emportait et le radeau toujours plus pesant enfonçait graduellement, à distance des deux rives.

— Du courage, en avant, criaient-ils, bientôt nous y sommes !

On aborde enfin tant bien que mal, et Dieu sait avec quelle satisfaction. Avant de nous enfoncer dans la forêt pour rejoindre notre campement, nous voulons regarder encore ces eaux, ce pieu... et l'embarcation aussi ; mais *elle avait complètement disparu sous les eaux.* Nous remercions alors de tout cœur N. D. Auxiliatrice qui nous l'avait fait échapper belle.

La forêt était épaisse, et il nous fallut du temps pour la traverser ; mais maintenant nous comptions cela pour rien; ce n'était plus rien non plus que les *carrapatos*, c'est à dire les fameux insectes dont nous parlions tout à l'heure.

Peu après nous arrive aussi notre Nemrod, glorieux et triomphant, avec un énorme animal. Il est incontestable que son œuvre, considérée là, en lieu sûr, sous la tente, revêtait un cachet hautement humanitaire : mais peu auparavant nous étions d'un tout autre avis.

Sur le chemin de retour.

Le lendemain matin, on prend le chemin du retour, et l'on peut avancer plus vite qu'à l'aller, puisque la route était frayée et qu'on savait rectifier les fausses directions. On s'arrête à contempler une cascade d'un affluent du *Rio das Mortes*. C'est un cours d'eau assez considérable qui presque d'un seul trait se précipite d'une hauteur d'environ quarante mètres. Au retour, nous rencontrons encore un troupeau de porcs sauvages et nos hommes en abattent quelques-uns ; mais cette fois ils sont prévoyants. Ils ne mangent que le strict nécessaire et font rôtir le reste pour le conserver. Nous saluons au passage la grande chute Pie X, et nous poursuivons sur l'ancienne route.

Dans ces excursions, l'ennemi que je redoute le plus, c'est le froid. Quelqu'un pourra s'en étonner ; et cependant, c'est ainsi. Nous en avons fait l'expérience la dernière nuit de notre voyage, campés sur les rives du *Rio das Mortes*. Il nous fut presque impossible de dormir à cause du froid ; nous avions pourtant deux excellentes couvertures de laine et un bon feu était allumé tout près de la tente. Le matin, nous avons vu que le thermomètre marquait +8°. Ce ne serait pas grand chose en Europe ; mais ici où on est habitué à la moyenne de +30° à l'ombre pendant la journée, cette différence de niveau est extrêmement sensible.

C'est donc à moitié engourdis par le froid que nous reprenons de bonne heure notre marche, afin de pouvoir parcourir dans la journée les soixante kilomètres qui nous séparaient de la Colonie. De hautes herbes qui dépassaient cheval et cavalier augmentaient encore la sensation de froid, surtout aux jambes. Dans cet état, on n'avait guère envie de prendre un bain, mais il fallut bien s'y résigner pour traverser le fleuve *S. Marc*, le même que nous avions à l'aller longé jusqu'à sa source. Là nous étions presque à son embouchure qui est assez large quoique peu profonde, puisque nous n'avions guère de l'eau que jusqu'aux épaules. Cette fois il n'était pas

possible de traverser sur les épaules de nos bons Indiens. Il fallut se décider à prendre le bain Les eaux presque immobiles avaient formé au fond un dépôt de vase très dangereux non seulement à cause de l'enlisement, mais aussi parce que cette vase contient d'ordinaire un poisson appelé *araia* qui est fort à craindre, car son aiguillon provoque des enflures, de fortes douleurs accompagnées de fièvre, et réduit presque immédiatement à l'inaction.

Mais tout se passa bien, et nous sortions de là tout réchauffés ; bientôt même le soleil survenant augmentait la chaleur au point de la rendre insupportable.

L'arrivée a la Colonie.

Une fois que toute la caravane a traversé le fleuve, nous laissons en arrière les Indiens avec les bêtes de somme, et voyageant tout d'une traite, nous nous trouvons le soir sur la colline qui s'élève en face de la Colonie. Alors il nous semble à propos de donner avis de notre arrivée par un coup de fusil. Et de fait sur les portes des habitations, nous trouvons nos confrères qui nous attendent, ainsi que tous les *Bororos* qui sont accourus d'eux-mêmes. L'un après l'autre ils veulent nous féliciter, nous exprimer combien ils souhaitaient notre retour, et nous demander des détails sur le voyage.

— A demain, leur dis-je ; demain on vous racontera tout ; maintenant il est tard, allez vous reposer.

Je leur souhaite bonne nuit et nous entrons. Si les excellents résultats de l'exploration nous remplissaient de joie, nous étions plus heureux encore de la cordiale réception de nos chers *Bororos*. Le coup de fusil avait été une étincelle, une secousse qui les avait tous remués au cri de :

— Le Père est de retour ; c'est lui, oui, c'est lui ; allons à sa rencontre...

Les braves gens ! Peut-être dormaient-ils déjà ; mais, animés d'un sentiment unanime, ils nous étaient venus au-devant.

Ainsi se passe la vie du Missionnaire. Au milieu des épines qui parfois sont bien acérées, il y a, Dieu merci, de ces roses gracieuses et délicates qui adoucissent les amertumes et cicatrisent beaucoup de blessures.

Les résultats du voyage.

Voilà comment avec la grâce de Dieu s'est terminé notre voyage. Nous avons exploré au nord-ouest de notre Colonie du Sacré-Cœur une zone jusqu'à présent inconnue et cela sur un parcours de 450 kilomètres. En aval de la chute Pie X, la plus grande du *Rio das Mortes*, et qui n'est jamais navigable même à l'époque des plus fortes crues, le cours du fleuve est toujours interrompu par des cascades plus ou moins hautes, quelques-unes difficiles à franchir, d'autres moins peut-être ; cela dure environ 60 kilomètres après lesquels la navigation paraît être complètement libre.

Ainsi que je l'ai dit, il semble que l'ancienne résidence de nos Indiens n'a été occupée par aucune autre tribu, bien que les traces que nous avons relevées soient un indice que par intervalles des Indiens y sont venus, sans doute pour la chasse ou plus probablement pour la pêche.

Mais la plus belle, la plus consolante découverte de ce voyage a été l'excellente conduite des Indiens envers nous. Certes, c'est une grande joie pour le missionnaire de voir le fruit de ses soins et de ses fatigues reconnu non seulement dans l'enceinte de la Colonie où tout concourt pour ainsi dire à porter l'Indien au bien, mais encore au dehors, loin dans la forêt où ils étaient cinq et nous seulement deux...

C'est la meilleure preuve que notre œuvre est bénie de Dieu, que la semence jetée au prix de tant de sueurs germe, se développe et fructifie. Remerciez-en le bon Dieu avec nous.

En terminant ces quelques lignes je vous prie de nous bénir et de me croire

votre affectionné en J. C.

Antoine Colbacchini
missionnaire Salésien.

PAGE À RELIRE.

La Providence dirige tout.

Souvenez-vous, Monseigneur, que ce long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et, par là, il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants ? Il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs ? Il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances ; il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements,

selon les règles de sa justice toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Egypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie, et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils ; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré, et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose, pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune ; ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin, et c'est faute d'entendre le tout que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

***

Tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils.

***

A la réserve de certains coups extraordinaires, où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement, qui n'ait eu ses causes dans les siècles précédents.

Qui veut entendre à fond les choses humaines doit les reprendre de plus haut ; et il lui faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour dire tout en un mot, le caractère tant des peuples dominants en général que des princes en particulier, et enfin de tous les hommes extraordinaires qui, par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué, en bien ou en mal, au changement des Etats et à la fortune publique.

BOSSUET
(Discours sur l'histoire universelle).

Grâces et Faveurs

Déclaration. — Conformément à la décision du Pape Urbain VIII nous déclarons que toutes les grâces ou faits rapportés dans le *Bulletin Salésien*, n'ont qu'une autorité purement humaine, et que nous les soumettons sans réserve au jugement du Saint Siège.

Préservée de la foudre.

Je m'acquitte d'un devoir de reconnaissance envers la Madone Auxiliatrice, en lui rendant des actions de grâces publiques pour la faveur qu'elle m'a accordée le 24 Mai de cette année, où elle m'a préservée de la foudre.

Il était environ 4 heures du soir ; j'étais à genoux devant une image de la Sainte Vierge, et je disais les prières du second jour de la neuvaine à la Madone de Pompéi ; j'en étais à ces mots : « Toi qui es le secours des Chrétiens, de grâce, triomphe de la mort qui menace l'âme et le corps, dans les périls auxquels tu nous vois exposés ». A cet instant je sens une secousse qui semblait devoir ouvrir le plafond ; en même temps apparaît une traînée de feu. Je me lève épouvantée pour aller à la recherche de ma sœur qui de son côté venait vers moi.

Mon émotion fut encore plus vive quand notre voisine nous déclarait avoir vu avec effroi sortir de la porte de notre maison une flamme énorme.

D'autres voisins nous dirent ensuite que la foudre avait dû éclater à peu de distance sur la colline de Monticella.

J'ai compris alors le bienfait dont j'avais été l'objet, et combien la Sainte Vierge est puissante pour détourner la foudre.

En même temps que notre foi s'avivait, nous sentions aussi un plus vif espoir de voir par Elle notre ville préservée des dangers aériens.

Serait-ce un avis du ciel ? Il faut remercier et prier.

Venise, 24 Juin 1916.

ROSINE ALLEGRANZI.

***

Au terme de mes études, je me suis vue atteinte d'une sérieuse maladie de poitrine. Les médecins et la famille me prodiguèrent les soins les plus empressés, mais tout semblait inutile. La phtisie faisait lentement mais inexorablement son œuvre, et je sentais la vie s'en aller peu à peu... On venait de me proposer un nouveau traitement qui devait, selon les médecins, amener un résultat décisif. Huit jours avant le moment fixé pour entreprendre cette cure je commençais une neuvaine à Marie Auxiliatrice ; et quand je me présentai ensuite aux

médecins, ils eurent la surprise et même le désappointement de constater que mon mal avait disparu.

Cela se passait en 1914, et je continue encore maintenant à bénir le bon Dieu et la Vierge Sainte qui m'ont délivrée des angoisses de la mort.

24 Sept, 1916.

Une jeune fille,
Coopératrice Salésienne.

Ou l'amputation ou la mort.

Le diabète minait mon existence depuis plus de quinze ans. J'eus recours à la science, mais je n'eus que des déceptions. L'inutilité des remèdes m'avait rendue sceptique à l'endroit de la médecine, et j'avais même abandonné le régime prescrit, et j'en étais venue à n'être plus qu'un squelette incapable de manger, de dormir et même de me tenir debout. La gangrène s'étant déclarée à un pied, on me transporte à l'hôpital, où après consultation les médecins déclarent qu'il n'y a que l'amputation du pied qui puisse prolonger mon existence.

A cette nouvelle j'ai prié N. D. Auxiliatrice — et nous étions précisément au 24 Mai — j'ai prié aussi Don Bosco dont je m'étais procurée une image et une relique. J'ai commencé une neuvaine en faisant vœu de me rendre au Sanctuaire de Turin pour la remercier et faire une offrande pour l'érection du sanctuaire aux Becchi, si la guérison m'était accordée. Au grand étonnement des médecins et des sœurs qui me soignaient, depuis quatre mois, la gangrène s'arrête, la plaie se ferme, mon poids augmente et la vie renaît en moi. J'envoie mon offrande avec l'espoir que je pourrai faire mon pélerinage aussitôt la guerre terminée.

Castano, 22 Octobre 1916.

Barbe Azzi.

***

J'étais dans la désolation de voir qu'une de mes filles âgée de 11 ans mettait par ses extravagances le désordre dans la famille. Quelque temps j'avais cru que tout irait pour le mieux, car on l'avait acceptée dans un Institut d'éducation ; mais les Sœurs n'avaient pas tardé à m'écrire de venir la retirer, parce qu'on ne pouvait en venir à bout. Je ne savais quel parti prendre, et ne cessais de pleurer ; mais ayant fait part de mon chagrin à une amie, elle m'engagea à recourir avec une ferme confiance à Marie Auxiliatrice avec promesse de faire célébrer une Messe d'envoyer une offrande pour le Sanctuaire des Becchi, et de faire publier la grâce dans le *Bulletin Salésien*.

Eh bien, ma fille resta dans l'Institut, et quelque temps après, les Sœurs m'écrivaient qu'elles en étaient fort satisfaites.

Mais voici qu'une autre épreuve m'attendait ; je me trouvais tout d'un coup sans ressources et hors d'état de payer la pension de mon enfant. Après un nouveau recours à Marie, j'obtiens la faveur que ma fille soit gardée gratuitement dans l'Institut pendant un an.

Le cœur plein de joie, après avoir obtenu ces grâces inespérées, je tiens ma promesse ; et j'ai en outre la confiance que la Vierge de Don Bosco mettra le comble à mes vœux en m'accordant une autre grâce importante qui me tient fort à cœur.

Octobre 1916.

Une mère consolée.

***

Il y a quelques mois, je souffrais de plaies variqueuses aux deux jambes. J'avais essayé sans résultats appréciables différents remèdes; je me suis ensuite adressée en toute confiance à Notre Dame Auxiliatrice. J'avais promis une offrande à l'œuvre de Don Bosco, si j'obtenais guérison. J'ai été exaucée. C'est avec une profonde reconnaissance que je remercie la Sainte Vierge et je suis très heureuse de m'acquitter de la promesse que j'avais faite d'envoyer 5 fr.

Je demande encore des prières aux Orphelins de l'œuvre de Don Bosco en vue d'obtenir des grâces de conversion, de guérison, de rénovation chrétienne pour des personnes qui me touchent de très près.

Une de mes filles, me charge de joindre à mon envoi 5 fr., de sa part, en témoignage de reconnaissance pour une grâce qui l'a soulagée de très dures peines.

Elle demande instamment une part aux prières des Orphelins pour tous les membres de sa famille et d'une façon toute spéciale pour ses deux fils soldats, Louis et Marius. Pour tous les deux, elle demande la persévérance dans leurs bonnes résolutions et la santé suffisante pour pouvoir supporter les fatigues du métier militaire.

Bully 4 Nov. 1916.

M. L.

***

L'Ile-Bouchard. — B. N. envoie trois francs dont 1 en reconnaissance à N. D. Auxiliatrice et 2 fr, pour obtenir une faveur temporelle.

Rieupeyroux. — M. C. envoie 2 fr. pour une messe d'action de grâces à N. D. Auxiliatrice.

Brignoles. — Mme R. 5 fr. pour grâces reçues.

Cours, Mme. G. L., 25 fr.

Montmarin, — M. de S., 100 fr.

Délémont. — F. Rippstein, 100 fr.

Gignod. — Mlle. C. P., 3 fr.

Grand Couronné — M. D. envoie 5 fr. en action de grâces envers Don Bosco et recommande son fils interné en Suisse.

TRÉSOR SPIRITUEL.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confessés et avoir dévotement communié, visiteront quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, visiteront leur Oratoire, et y prieront aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENCE PLÉNIÈRE:

en Mars:

le 25, l'Annonciation,
le 30, N. D. des Sept Douleurs.

en Avril:

le 1, Dimanche des Rameaux.
le 8. Pâques.

en Mai:

le 3, Invention de la Ste Croix,
le 8, Apparition de S. Michel Archange.
le 17, Pentecôte.
le 24, N. D. Auxiliatrice.

De plus, toutes les fois qu'ils réciteront cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria* aux intentions du Souverain Pontife, ils gagneront toutes les Indulgences des Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de S. Jacques de Compostelle.

M. Maximin Tournoud.

Cet insigne bienfaiteur des œuvres de Don Bosco est mort dans la paix du Seigneur, à Oulx, le 4 décembre à l'âge de 87 ans, muni de tous les secours de notre sainte Religion. Animé du zèle de la gloire de Dieu il avait avec son oncle M. le Chanoine Guiguet fait restaurer l'église de l'antique abbaye d'Oulx et l'avait rendue au culte divin. Après la mort de son oncle, il avait appelé les Salésiens pour assurer la perpétuité du culte.

Tant que ses forces le lui ont permis, il a été assidu à toutes les cérémonies religieuses; la pensée habituelle de Dieu lui communiquait une sérénité presque inaltérable: c'était un noble exemple de toutes les vertus chrétiennes.

Nous le recommandons aux prières de nos Coopérateurs en même temps que nous présentons à sa famille nos plus sincères condoléances.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS.

France.

†

AGEN: M. le Chanoine Almon, *Agen.*
— M. le Chanoine Faure, *Agen.*
— M. le Chanoine Rambaud, *Tonneins.*
BORDEAUX: M. l'abbé L. Veyssière, *Ludon.*
— M. l'abbé Amanieu, *Branne.*
FREJUS: M. l'abbé Arnaud, *Brignoles.*
RODEZ: M. l'abbé Lacaze, *Paulhe.*
ARRAS: Rde Mère Marie Emmanuel, religieuse Ursuline, *Berck Plage.*
— Rde. Mère Ste Julienne, religieuse Ursuline, *Berk Plage.*

†

AGEN: Mme, Elisabeth d'Albert, *Nérac.*
— Mme. Marie Laterre, *Casteljaloure.*
CHARTRES: M. Ogier de Baulny, *La Forest.*
FREJUS: Mme Eugénie Lustner Giloin, *La Garonnette.*
— M. Véran, *Toulon.*
— M. Ch. Brunet, *Lavalette-du-Var.*
— Mme Brunod, *Le Muy.*
— Mlle Jeanne, *Les Luques.*
— Mme Remy Bonnet, *Roquebrune.*
— Mme Péchiney, *Hyères.*
— Mme Beaumier, *La Garde.*
— Mme Bella, *Collobrières.*
GRENOBLE: Mlle Marie Vial, *Voreppe.*
LIMOGES: M. Michel Legros, *Limoges.*
— M. Richard de la Tour, *Darnac.*
LOURDES: Mme Vve. Cazalas *Lourdes.*
NICE: Mme Adèle Forzano, *Nice.*
ORLÉANS: Mme le Vicomtesse de Lockhart, *Cléry.*
PARIS: M. Bourdelais, *Clamart.*
RENNES: M. J. M. Dagorn, *St. Ideuc.*
RODEZ: M. Pierre Laurens, *Rives.*
SÉEZ: Mlle Augustine Heuzé, *Rouellé.*
VERSAILLES. M. Raoul Engelhard, mort devant l'ennemi, *du Vesinet.*

Autres pays.

†

ITALIE: Rde Sœur Joséphine sœur Converse des Ursulines de Lyon, *Turin.*
— Rde Mère Claire Louise Lara, des Religieuses du Sacré Cœur à *Rivoli, Turin.*
SUISSE: Rde Sœur Anne Marie Gerstner, sœur agrégée de la Visitation, *Fribourg.*
— M. le Chanoine Pierre Repond, *Romont* (*Fribourg*).
— M. Adrien Devauthey, père, *Choex* (Valais)
M. Giacinto Boccadoro, *Turin.*
Mlle Lydie Porliod, *Nus, Turin.*
Mme Marie Suzanne Fosson, *Ayas* (Turin).
Rev. Sig. D. Giovanni Pepino, *Limone Piemonte* (Cuneo).
M. Clément Blanc, *Allain* (Turin).

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
Gérant: JOSEPH GAMBINO
Imprimerie S. A. I. de la Bonne Presse
Turin - Cours Regina Margherita, N. 176

LIBRERIA EDITRICE INTERNAZIONALE DELLA S. A. I. D. BUONA STAMPA
Corso Regina Margherita, 17 (176) — TORINO (Italia)

LITURGIA.

ADDENDA IN BREVIARIO ROMANO. — Editio 1913. Parvus fasciculus . . . . . Libellae 0 30
A missionis pretio solutus . . . . » 0 40

Continens:

In die octava S. Francisci Salesii — In festo Sanctarum Perpetuae et Felicitatis martyrum — Feria III infra octavam solemn. S. Joseph — Feria VI infra octavam solemn. S. Joseph — In festo S. Paulini episcopi confessoris — Prima die libera infra octavam S. Joannis Baptistae.

ORATIONES IN BENEDICTIONE SS. SACRAMENTI, pro opportunitate temporum, cum Litaniis, Hymnis aliisque precibus ab Ecclesia approbatis. — Editio magnifica, charta manu et rubro-nigro colore. Solutae » 3 —
A missionis pretio solutum . . . . » 3 50
Volumen contectum linteo rubro, sectione aurata . . » 4 —
A missionis pretio solutum . . . . » 4 50
Volumen contectum pelle rubra, sectione aurata . . » 5 —
A missionis pretio solutum . . . . » 5 50

PARVUM MANUALE AD USUM SACERDOTUM complectens quae in Sacramentorum administratione et in Sacro Ministerio exercendo saepe occurrunt cum variis benedictionibus et instructionibus praesertim super indulgentiis, ex Rituali Romano aliisque authenticis documentis vel fide dignis excerptis et collectis.

Parvum volumen elegans, 500 paginis, rubro nigroque colore impressum, charta vere indica.

Volumen contectum linteo flexibili, indice aurato in plano, angulis retusis, sectione rubra, laevigata . . . . . » 2 50
A missionis pretio solutum . . . . » 2 75
Volumen contectum optima pelle nigra flexibili, indice aurato in plano, angulis retusis, sectione rubra laevigata . . . . . » 4 50
A missionis pretio solutum . . . . » 5 —
Volumen contectum *chagrin* nigro flexibili, indice aurato in plano, angulis retusis, sectione aurata, theca . . . . . » 6 —
A missionis pretio solutum . . . . » 6 50

RUBRICAE MISSALIS ROMANI juxta novissima decreta S. Rituum Congregationis.

Accedunt: Observanda in Missa solemni, pro defunctis, coram SS. Sacramento, coram Episcopo, in Missa SS. Cordis Jesu aliisque votivis unxium suis tabellis, Rubricae perpetuae, denique praeparatio et gratiarum actiones ad Missam.

Editio 1907, vol. in-32 rubr. et nig. linteo contectum. » 1 30
A missionis pretio solutum . . . . » 1 50

Philosophia et jus ecclesiasticum.

MUNERATI DANTIS Sacerdos. — **Elementa juris ecclesiastici, publici et privati** . . . . . Libellae 3 —
A missionis pretio solutum . . . . . » 3 50

PISCETTA ALOYSIUS Sacerdos. — **De Christo religiosae societatis disputatio** . . . . . » 0 30
A missionis pretio solutum . . . . . » 0 40

VERMEERSCH ARTURUS Sacerdos. — **De religionis institutis et personis.** — Tractatus canonico-moralis ad recentissimas leges exactus.
Tomus prior ad usum scholarum . . . . . » 5 —
A missionis pretio solutum . . . . . » 5 50
Tomus alter. — Supplementa et monumenta . . . » 16 —
A missionis pretio solutum . . . . . » 18 —

Musica.

Cantus liturgici (Cantici, Hymni, Psalmi etc.) . . Libellae 0 30

Cantus communes in Missa et in Vesperis. Ex editione typica Vaticana. Extractus septimus . . . . . » 0 40

Missa de Angelis in festis duplicibus 5. Ex editione typica Vaticana. Extractus primus . . . . . » 0 15

Missa in Dominicis infra annum. Ex editione typica Vaticana. Extractus quintus . . . . . » 0 10

Missa in festis B. Mariae Virginis. (Cum iubilo). Ex editione typica Vaticana. Extractus quartus . . . . . » 0 15

Missa in festis solemnibus Ex editione typica Vaticana. Extractus tertius . . . . . » 0 10

Missa pro Defunctis cum Absolutione et Exequiis Defunctis. Ex editione typica Vaticana. Extractus sextus . . . . . » 0 30

Missa tempore paschali. Ex editione typica Vaticana. Extractus secundus . . . . . » 0 20

ADVERTENTIAE. — *Omnes hae editiones prostant tantum apud* **Società Editrice Internazionale per la diffusione della Buona Stampa in Corso Regina Margherita 174-176 a TORINO (Italia)** *ad quam epistulae et pretia mittenda sunt. — Pretia missionis aucta sunt tantum pro singulis exemplaribus. — Fit deductio tantum pro magnis emptionibus; tum publici cursoris impensae emptoribus imputantur separatim. — Deductio fit pretii librorum non autem publici cursoris impensarum. — Instituta, Collegia, Seminaria deductione fruuntur.*